



Filmographie, de Jacques Feyder, commentée

Nicolas Tixier, Michel Warren, Catherine Aventin

► To cite this version:

Nicolas Tixier, Michel Warren, Catherine Aventin. Filmographie, de Jacques Feyder, commentée. 1895 revue d'histoire du cinéma, 1999, Jacques Feyder, Numéro hors-série, pp. 189-250. hal-01529292

HAL Id: hal-01529292

<https://hal.science/hal-01529292>

Submitted on 14 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1895

numéro hors série

Revue de l'association française
de recherche sur l'histoire du cinéma



Sous la direction de Jean A. Gili et Michel Marie

FCAFF



FILMOGRAPHIE COMMENTÉE

par Michel Warren et Nicolas Tixier
avec la collaboration de Catherine Aventin

Les informations concernant la situation des copies, les restaurations et les ayants-droit nous ont été communiquées par Éric Le Roy, Chef du Département Programmation des restaurations et de l'accès aux collections du Service des Archives du Film du Centre National de la Cinématographie.

L'ordre chronologique des films a été établi à partir de la date de sortie en salle (s'adressant au public) ou, à défaut, de la date de première présentation (réservée à la corporation). Sans autre renseignement, c'est l'année indiquée sur les anciennes filmographies qui sert de référence.

Références principales utilisées :

« Dossier Jacques Feyder », in *Les Cahiers de la cinémathèque*, Éditions L'Institut Jean Vigo, n° 40, Perpignan, été 1984. [CC n°40]

« Filmographie de Jacques Feyder », in *L'Avant-scène cinéma*, n° 26, mai 1963.

Restaurations et tirages de la Cinémathèque française, Éditions la Cinémathèque française, n° I à IV, Paris, 1986 à 1989. [RES n°]

Bachy (Victor), « Jacques Feyder », in *Anthologie du cinéma*, n° 18, octobre 1966. [ANT]

Bessy (Maurice), Chirat (Raymond), *Histoire du cinéma français*, Éditions Pygmalion / Gérard Watelet, Paris, 1986. [HCF]

Ford (Charles), *Jacques Feyder*, coll. « Cinéma d'aujourd'hui », n° 75, Éditions Seghers, Paris, 1973 [CA]

Soueff (Claude), « Filmographie de Jacques Feyder », in *Bulletin international du cinématographe*, n° 1, juin 1949. [BIC] (Collection André Rieupeyrou)

Warren (Michel), Tixier (Nicolas), *Lazare Meerson – décorateur cinéma*, Catalogue FCAFF, 1996. [MER]

Warren (Michel), Tixier (Nicolas), *Jean Grémillon – cinéaste musicien*, Catalogue FCAFF, 1997. [GRE]

La base de donnée *The Internet Movie Data Base Ltd* sur le Web,

ainsi que l'ensemble documentaire de la Cinémathèque de Grenoble.

Feyder en quelques dates

« Je suis né à Ixelles le 21 juillet 1885 à 9 heures du matin, salué par une salve de 101 coups de canon : c'était le jour de la fête nationale belge ! Mon arrière-grand-père fut général, mon grand-père critique dramatique, mon père administra la Compagnie internationale des Wagons-Lits, je m'occupe de cinématographe et mon fils aîné montre de grandes dispositions pour le dessin. Mon destin de cinégraphiste était

donc tout tracé... » [Jacques Feyder, *Le Figaro*, 1924].

À cela on pourrait ajouter que Feyder n'est pas né en 1887 mais en 1885, il s'est toujours rajeuni ; et que sa passion pour le théâtre puis le cinéma nécessita qu'il change de nom pour ne pas, à l'époque, entacher l'honneur de la famille, ainsi de Frédéric il passa à Feyder (il habitait à Bruxelles à côté de la rue Faider).

Toujours aux côtés de sa femme, l'actrice Françoise Rosay, sa carrière compte 41 films dont 39 en tant que réalisateur et très souvent scénariste. De la période du muet aux films sonores, son cinéma fut aussi international : il tourna en France, en Espagne, en Autriche, aux U.S.A., en Allemagne, en Angleterre, en Suisse...

Marcel Carné qui a été son assistant dit de lui qu'« il est l'homme-cinéma type. Il voit cinéma, pense cinéma, vit pour le cinéma, rêve cinéma ».

Il meurt en Suisse le 24 mai 1948.

Feyder acteur

Préférant le théâtre à la carrière militaire que lui destinait sa famille, Jacques Feyder quitte la Belgique pour Paris. On le retrouve au théâtre de la Porte-Saint-Martin, au théâtre Michel et à Lyon chez Montcharmont. C'est là qu'il fait la connaissance de Françoise Rosay, actrice débutante.

À partir de 1912, il joue ou figure au cinéma : chez Méliès (dans une féerie) à Montreuil ou dans d'autres studios, travesti en femme dans *le Troisième Larron* (produit par Gaumont en 1912), à cheval dans un épisode de *Protée, la Course à la mort* (Éclair, 1913), dans des films de Louis Feuillade, de Charles Burget, de Victorin Jasset et surtout de Gaston Ravel qui le prit comme assistant.

En 1915, Françoise Rosay et Jacques Feyder apparaissent en tenue de soirée dans une courte scène des *Vampires*.

Sources : [BIC], [ANT]

Monsieur Pinson policier

13 mars 1916

Métrage : 950 m

Réalisation : Gaston Ravel, puis Jacques Feyder

Scénario original : Gaston Ravel

Tournage : septembre 1915, Nice et environs

Interprétation : Gaston Michel, Jacques Feyder, Andrée Lyonnell, André Roanne, le Père Dutertre

Production / Distribution : Gaumont

Présentation : 13 mars 1916 au Gaumont Théâtre à Paris

Notes :

Jacques Feyder tient le rôle du traître dans *le Faux Moribond*, premier épisode de *Monsieur Pinson policier*. Au cours des prises de vues de ce film, Gaston Ravel, qui est appelé sous les drapeaux, sollicité par Jacques Feyder, le désignera à Léon Gaumont pour achever le film. Ravel écrit à son assistant le 3 février 1916 : « J'ai le plaisir de vous annoncer que Monsieur Gaumont consent à ce que nous fassions tous deux un essai de mise en scène en collaboration. Voici à quelles conditions : les scénarios devront tout d'abord être soumis à Monsieur Feuillade et acceptés par lui. Vu les quatre années de pratique et ma connaissance des goûts des Etablissements Gaumont, mon avis prévaudra en cas de contestation entre nous, qu'il s'agisse du

choix des sujets de pièce, des artistes ou de toute autre chose. Votre concours me sera acquis pendant toute la durée de ma mobilisation, c'est-à-dire pendant la période où mes obligations militaires m'empêcheraient de faire moi-même la mise en scène de mes films. (...) J'ai la plus grande confiance dans les résultats de notre collaboration, ayant pu déjà me rendre compte de votre goût, de votre imagination et, surtout de votre grand désir de réussir dans cette nouvelles carrière. » [CA]

Copie : négatif original 274 m. Ayant droit producteur : Gaumont.

Source : [BIC]

Le Bluff

15 mai 1916

Métrage : 431 m (avis de débit du 30/06/16) [ANT] – autre métrage 468 m [BIC]

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original : Jacques Feyder

Tournage : juin 1916, au Jardin d'Acclimatation

Interprétation : Georges Flateau, Reine Dernas

Production / Distribution : Gaumont

Sortie : 15 mai 1916, Gaumont Théâtre

Résumé :

Un commis épicier et une camériste se font passer pour des gens du monde. Démasqués, ils sont furieux l'un contre l'autre, puis se réconcilient.



Notes :

Toutes les sources consultées indiquent une présentation du film le 15 mai 1916 au Gaumont-Théâtre à Paris, alors que le tournage est indiqué en juin de la même année ! L'avis de débit est lui daté du 30 juin 1916.

Après *le Pied qui étreint*, il réalise coup sur coup en juin *le Bluff* et *Un conseil d'ami*. Ces deux films ensemble font 674,50 m et rapportent donc 674,50 Fr. à son auteur suivant les termes du contrat passé avec Gaumont.

Copie : restauration Cinémathèque française, contretype noir et blanc d'après (?) une copie tirée du négatif original. Ayant droit producteur : Gaumont.

Critique :

« Adroitement mis en scène et pas mal joué du tout » [*Hebdo-Film*].

Sources : [BIC], [ANT]

Le Pied qui étreint

18 mai 1916

Métrage : 4 épisodes : 380 m - 310 m - 500 m - 610 m

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original : Jacques Feyder

Tournage : avril 1916 (premiers épisodes), mai 1916 (derniers épisodes)

Interprétation : Kitty Hott, André Roanne, Georges Biscot

Production : Gaumont

Distribution : Les Films français C. Halley

Présentation : 18 mai 1916 au Majestic à Paris

Résumé : Parodie en 4 épisodes

Premier épisode : *le Micro bafouilleur sans fil*. Comment la délicieuse Eliane, déjà sauvée 1975 fois par le génie de Clarin Justel, échappe-t-elle une fois de plus aux



pires dangers grâce à l'intervention du micro bafouilleur sans fil.

Deuxième épisode : *le Rayon noir*. Comment le redoutable rayon noir la transforme en effarante négresse.

Troisième épisode : *la Girouette humaine*. Comment revenue à sa couleur primitive, échappe-t-elle encore aux gaz hilarants et à la persécution d'une redoutable société chinoise par le moyen imprévu de la girouette humaine.

Quatrième épisode : *l'Homme au foulard à pois*. Comment, enfin, au moment même où l'on pouvait espérer que Justel va recevoir la récompense de son inlassable dévouement, Eliane s'avise-t-elle que le rôle de son protecteur n'est pas toujours très opportun, ni adroit. Et comment la soudaine apparition du « Pied qui étreint » change la destinée de la jeune fille par un de ces coups de foudre que rien ne laissait prévoir. La cérémonie de mariage s'achève sur un défilé de vedettes de l'écran. [*Ciné-Journal*]

Notes :

Faux sérial, *le Pied qui étreint* est aussi un pastiche de *la Main qui étreint* dont le journal *Le Matin* venait de publier une adaptation en feuilleton, due à Pierre Decourcelle.

Copie : restauration Cinémathèque française, marron d'après le négatif original. Ayant droit producteur : Gaumont.

Critiques :

« ... On dirait que l'auteur, brusquement remercié en pleine exécution de la besogne, celle-ci a été terminée par le concierge du théâtre... D'abord, je n'aime guère le titre qui n'a pas donné de méningite à son inventeur, certainement, et que rien ne justifie : ce Pied-qui-Etreint, n'étreint rien du tout. Le premier épisode est franchement drôle et abonde en trouvailles heureuses... les types sont bien chipés ; les situations cocasses ; certains détails neufs . Mais après ça, on s'est borné à démarquer plusieurs épisodes des Mystères en les tournants à la blague, maladroitement d'ailleurs... » (*les Mystères de New-York*, film de Louis Gasnier, 1914) [*Hebdo-Film*, 20 mai 1916, signé «Le Voyeur»].

« ... Le succès sans doute escompté a-t-il été atteint ? J'en doute, car c'est avec une certaine lassitude que l'on est arrivé à la scène finale qui devait être un clou et qui n'a été qu'une déception... » [Guillaume Danvers, *Le Film*, 20 mai 1916]

En 1984, dans *Les Cahiers de la cinémathèque*, Henri Bousquet fait une longue critique du film, nettement moins éreintante, suite à sa projection en septembre 1983 au Centre Pompidou par la Cinémathèque française.

Sources : [BIC], [CC n°40]

Têtes de femmes, femmes de tête

16 juin 1916

Métrage : 652 m (copie visionnée 23 mn) [ANT] – autre métrage 792 m [BIC]

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original : Gaston Ravel

Tournage : Studios Gaumont, Paris, février-mars 1916

Interprétation : Suzanne Delvé, Kitty Hott, André Roanne, Georgette Faraboni, Françoise Rosay, Suzanne Vuilbert, Amy Linker

Production / Distribution : Gaumont

Sortie : 16 juin 1916

Résumé :

Une jeune femme est abandonnée par son ami et pleure sur la lettre de rupture. Une amie avisée et énergique se charge de la débarrasser de la nouvelle favorite, de

provoquer et d'entretenir la jalousie du bellâtre et de le ramener à ses premières amours. Un bonnet d'enfant permet de bien augurer de l'avenir.

Notes :

Selon Feyder, ce film a été tourné après la guerre. En réalité il a été tourné en février-mars 1916 comme en fait foi l'avis de débit adressé à l'auteur en date du 22 mars 1916.

Apparition de Françoise Rosay à l'écran dans un de ses tout premiers rôles au cinéma.

Copie : négatif original 695 m sans intertitre. Ayant droit producteur : Gaumont.

Critique :

« La bride à peine sur le cou, le jeune réalisateur se lance dans une expérience. Tous les films sont généralement tournés en plans d'ensemble ou en plans moyens. Il va tenir la gageure de tenter de raconter une histoire en recourant uniquement à des plans rapprochés sans jamais situer ses personnages dans un cadre plus explicité. » [Victor Bacchy, CC n° 40]

Sources : [BIC], [ANT], [CC n° 40]



Un conseil d'ami

6 octobre 1916

Métrage : 243,5 m (avis de débit du 30 juin 1916) [ANT] – autre métrage 260 m [BIC]

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original : Jacques Feyder

Tournage : Paris, juin 1916.

Production / Distribution : Gaumont

Sortie : 6 octobre 1916

Notes :

Copie : restauration Cinémathèque française, marron d'après le négatif original.
Ayant droit producteur : Gaumont.

Critique :

« Une idée amusante drôlement jouée, mais pourquoi diable la jeune fille semble-t-elle toujours avoir les yeux pochés. » [*Hebdo-Film*]

Sources : [BIC], [ANT]



L'Homme de compagnie
Octobre 1916

Métrage : 759 m [ANT] – autre métrage 842 m [BIC]

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original : Tristan Bernard

Tournage : octobre 1916

Interprétation : Jeanne Dyris, Decaille, Gildes

Production / Distribution : Gaumont

Résumé :

Un malade recouvre la santé en soignant celui qui devait le soigner.

Notes :

Ce film marque le début de la collaboration entre Jacques Feyder et Tristan Bernard. « C'est vers cette époque, 1916, que j'ai eu une deuxième chance, celle de rencontrer Tristan Bernard. [...] Cet homme s'intéresse à tout, il s'intéressait aussi, et ce n'était pas commun alors, au cinéma. Il avait l'ambition de s'initier à la technique, d'apprendre par exemple à distinguer un positif d'un négatif. Il ne voulait plus que, quand il proposait une scène, un grave pontife de la pellicule et de la manivelle lui répliquât qu'elle était impossible, intournable. Il voulait pouvoir défendre ses projets de scénarios, avec les arguments irréfutables de la compétence. Nous avons collaboré. » (Jacques Feyder) [repris dans CC n° 40]

Copie : négatif original non monté 775 m. Ayant droit producteur : Gaumont.

Critique :

« Une excellente comédie humoristique. Je recommande tout spécialement la mimique des héritiers. » [*Hebdo-Film*].

Sources : [BIC], [ANT], [CC n° 40]



Tiens, vous êtes à Poitiers ?

Novembre 1916

Métrage : 618 m

Réalisation : Jacques Feyder

Tournage : novembre 1916

Production / Distribution : Gaumont

Résumé :

Un homme s'endort dans un wagon de chemin de fer. On décroche le wagon qui reste sur le quai. Quand il s'éveille, il se croit arrivé et se promène dans la ville tout étonné de rencontrer à Poitiers ses amis et ses connaissances.

Notes :

« Il nous est impossible de trouver trace de ce film dans les hebdomadaires de l'époque et dans les catalogues Gaumont en notre possession. Il a pourtant été tourné et payé par Gaumont à Feyder. Peut-être n'est-il pas sorti sous ce titre. » [BIC]

Gaumont attribue bien, en 1916, le film à Jacques Feyder. [*Gaumont, 90 ans de cinéma*, Éditions Ramsay / La Cinémathèque française, 1986]

Copie : ?. Ayant droit producteur : Gaumont.

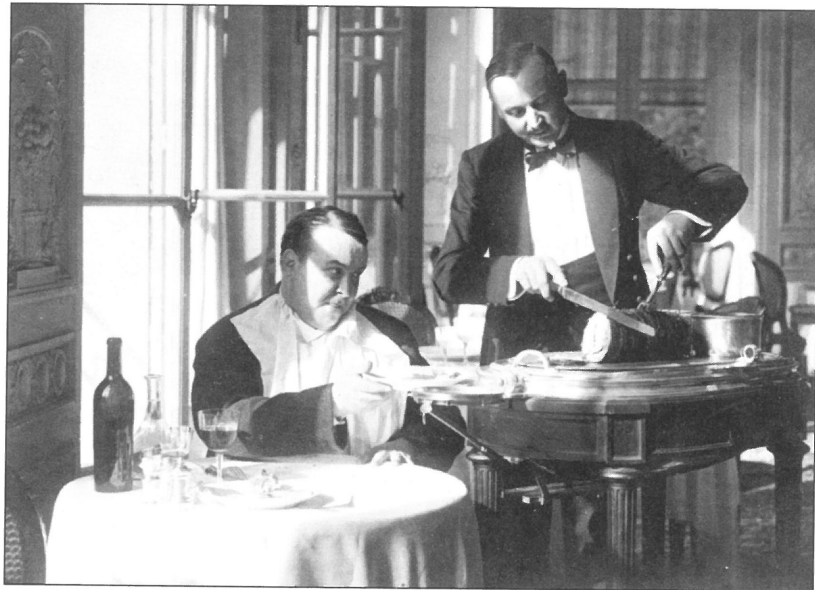
Source : [BIC]

Le Frère de lait

26 décembre 1916

Métrage : 180 m

Réalisation : Jacques Feyder



Scénario original : Jacques Feyder

Tournage : décembre 1916

Interprétation : Michel

Production / Distribution : Gaumont

Présentation : 26 décembre 1916, à Paris, au Majestic

Notes :

Copie : restauration Cinémathèque française, marron d'après le négatif original.

Ayant droit producteur : Gaumont.

Critique :

« L'idée de laisser croire à un vol jusqu'au dernier moment, alors que le coupable supposé se contente de fracturer un tiroir pour retirer l'épingle d'une liasse de billets de banque et s'en servir pour fixer sa cravate, cette idée, dis-je, ne cours pas les rues. »
[*Ciné-Journal*]

Source : [BIC]

L'Instinct est maître

5 janvier 1917

Métrage : 1192 m

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original : Gaston Ravel

Tournage : Studios Gaumont, Paris, 1916

Interprétation : Jeanne Dyris, Kitty Hott, Armand Tallier

Production / Distribution : Gaumont

Sortie : 5 janvier 1917, Paris

Notes :

Copie : négatif original 556 m. Ayant droit producteur : Gaumont.

Critique :

« C'est une très belle chose que *l'Instinct est Maître*, bien que le titre exact eût été *l'Atavisme*. Le sujet en est très intéressant et suffisamment poignant pour ne lasser à aucune minute l'attention. [...] Certaines scènes ont été étudiées et prouvent un réel souci d'exactitude. [...] Quant à l'interprétation, elle a le grand mérite d'être fort homogène. » [*Hebdo-Film*]

Source : [BIC]

Le Billard cassé

12 janvier 1917

Métrage : 115 m

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original : Jacques Feyder

Tournage : décembre 1916

Interprétation : Decaye, Georges Biscot, Max Harry, Françoise Rosay

Production / Distribution : Gaumont

Sortie : 12 janvier 1917

Résumé :

Une femme avec un lorgnon traverse un salon où au centre, se tient un billard. Chaussant ses lorgnons, elle l'examine. Elle sonne, entre une bonne à qui visiblement elle demande des explications sur la fente qui altère le bois du cadre du billard. Un

comptoir de café, deux hommes coiffés de casquettes y sont installés devant des verres. Derrière le comptoir une femme les sert. La bonne entre dans le café, s'adresse à la dame derrière le comptoir, qui réfléchit un instant, puis lui fait signe, en direction des deux hommes qui se concertent, finissent leur verre et sortent. Le salon, les deux hommes entrent avec la bonne, posent leurs outils, enlèvent leurs vestes. Ils mettent du mastic sur la fente du billard. À la cuisine, la dame aux lorgnons, qui est la maîtresse de maison, se restaure, servie par la bonne. Au salon l'un des deux ouvriers est allongé sur le billard, pendant que l'autre accroupi, finit la réparation en teignant le mastic. Les deux hommes se disputent, l'homme sur le billard ramasse une balafre de teinture sur le visage. La maîtresse de maison entre, l'ouvrier sur le billard a juste le temps de se mettre debout, elle chausse ses lorgnons, sort son porte-monnaie, examine les réparations, et d'un air pincé fait signe qu'elle refuse de payer. Elle se retourne, les deux ouvriers lèvent le bras en signe de menace. Retourné à la cuisine, elle continue son repas. Dans le salon, les deux ouvriers soulèvent le billard, et le font pivoter à 180°, le remettant à une place identique. La dame réapparaît, regarde la «réparation» et, satisfaite, n'ayant rien remarqué, les paye. Ils s'en vont, hilares. Dans un restaurant les deux ouvriers déjeunent.

Notes :

Copie : restauration Cinémathèque française 1986 : à partir d'un négatif flam d'origine, établissement d'un matériel de conservation safety (interpositif) et d'un positif muet de présentation. Ajout d'un carton de générique. Métrage : 125 m. Ayant droit producteur : Gaumont.

Le film est tourné en plans fixes, sans recadrage.

Sources : [RES n° II], [BIC]



Le Pardessus de demi-saison
Janvier 1917

Métrage : 261 m

Réalisation : Jacques Feyder

Tournage : janvier 1917

Production / Distribution : Gaumont

Notes :

Copie : ?. Ayant droit producteur : Gaumont.

Source : [BIC]

Abrégeons les formalités
15 février 1917

Métrage : 148 m [ANT]-185 m [BIC]

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original : Jacques Feyder

Tournage : décembre 1916

Production / Distribution : Gaumont

Sortie : 15 février 1917 [CA]

Notes :

Copie : ?. Ayant droit producteur : Gaumont.

Critique :

Sources : [BIC], [ANT]

La Trouvaille de Buchu
23 février 1917

Métrage : 141 m [ANT] 154 m [BIC]

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original : Jacques Feyder

Tournage : décembre 1916

Interprétation : Françoise Rosay

Production / Distribution : Gaumont

Sortie : 23 février 1917

Résumé :

Buchu est une sorte de clochard au grand cœur, avec un chapeau melon, une canne et un veston déchiré. Il déploie un journal sur un banc et s'assied près d'une midinette qui mange à belles dents à côté d'un grand carton à chapeau. Il baille. Il a faim lui aussi. En marchant il trouve une pièce de 0,50 F. Il l'éprouve entre ses dents : elle est vraie ! Que va-t-il se payer ?

D'abord le journal « Le Gaulois », puis un ceillet pour sa boutonnière. Il jette une pièce à un aveugle et va s'acheter un cigare. Il lit le menu à la vitrine d'un restaurant. Il ne lui reste que peu, il se contente d'un sandwich. Il fait ses comptes, il a dépensé 0,35 F. Que fera-t-il du reste ? Il s'achètera un paquet de cure-dents !

Notes :

Copie : restauration Cinémathèque française, marron d'après le négatif original. Ayant droit producteur : Gaumont.

Sources : [BIC], [ANT], [CC n° 40]

Les Vieilles Femmes de l'hospice

2 mars 1917

Métrage : 523 m

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original : Tristan Bernard

Interprétation : Jeanne Dyris, Armand Tallier, André Luguet

Production / Distribution : Gaumont

Sortie : 2 mars 1917, Paris

Résumé :

Des voleurs se font passer, dans un asile de vieillards, pour des photographes. Ils coupent les fils téléphoniques. Craignant le pire, la directrice fait appel au concours de boxeurs. Déguisés en vieilles femmes, ils recevront la nuit les cambrioleurs à coups de poings.

Notes :

Dans son livre *Vingt-quatre images à la seconde*, Léon Poirier écrit : « Deux après le début de la série « Pax », le studio Gaumont était un champ de bataille où chacun de mes assauts était pris sous un violent tir de barrage. Un à un mes candidats étaient éliminés, même ce jeune homme blond, élégant et réservé qui me confia sa vocation avec une conviction tranquille et persuasive : c'était Jacques Feyder. Il réalisa avec un humour plein de promesses *les Vieilles Femmes de l'hospice* d'après Tristan Bernard et la meute se déchaîna, le « service commercial » sonna l'hallali. Gaumont se contenta de dire : « Si le film parlait, ce serait un petit chef-d'oeuvre ». Finalement, je fus mis dans l'obligation de dire à Jacques Feyder qu'il avait cessé de plaire, avant



d'avoir commencé. Il me répondit simplement avec douceur : « Et bien, au revoir, car je ferai quand même du cinéma, je vous le promets ». Chacun sait comment il a tenu sa promesse. » [CA]

Copie : ?. Ayant droit producteur : Gaumont.

Critique :

« Voici un autre film dénommé avec assez de justesse comédie humoristique. Ça ne lasse pas, car l'idée est franchement cocasse et c'est joué avec beaucoup de gaîté, sans charge exagérée ; à peine quelques longueurs. » [André de Reusse, *Hebdo-Film*]

Source : [BIC]

Le Ravin sans fond

9 novembre 1917

Métrage : 1500 m

Réalisation : Jacques Feyder et Raymond Bernard

Scénario original : Tristan Bernard

Tournage : à Chamonix, Côte d'Azur, etc.

Interprétation : Tréville, Desayse, Harry Perrin, Vilnay, Mlles Lesay, Yvonne Garat

Production / Distribution : Gaumont

Présentation : 3 octobre 1917, à Paris, au Gaumont-Palace

Sortie : 9 novembre 1917, Paris

Résumé :

À Chamonix, le riche Comte Arthur du Hardel, alpiniste passionné, fait son testament en faveur de sa filleule. Sa nièce, la baronne Adelphi et son mari décident de supprimer le testament et le comte, pour hériter. Ils le font tomber dans un ravin et le croient mort. Six mois plus tard, le Comte réapparaît, confond les méchants et récompense les bons.



Notes :

Concernant la réalisation du film, les informations divergent :

[BIC] « De nationalité belge, il est mobilisé à son tour en 1917 et *le Ravin sans fond* clôt la période de formation empirique de Jacques Feyder. [...] Tout un monde disparaît entraînant avec lui jusqu'au souvenir des débuts de Feyder. A tel point que longtemps critiques et cinéastes attribueront *l'Homme de compagnie*, *les Vieilles Femmes de l'hospice*, *le Ravin sans fond*, à Raymond Bernard. »

[ANT] « Raymond Bernard revendique pour lui l'unique paternité de ce film qui fut sa première œuvre cinématographique. »

[CC n° 40] « *Le Ravin sans fond*, que certains filmologues attribuent à Feyder et datent d'octobre 1917, est au seul crédit de Raymond Bernard, le fils de Tristan, dont ce fut le premier film. »

Copie : ?. Ayant droit producteur : Gaumont.

Critiques :

« La foule habituelle des grandes premières au Gaumont-Palace. Il s'agissait d'un grand film dont le scénario sort de la plume étincelante de notre Tristan Bernard. » [Hebdo-Film]

« Le film a toutes les qualités du maître, la fantaisie, l'humour et l'esprit d'aventure. La nature elle-même s'est chargée de la mise en scène. Quel admirable choix de sites. L'action toute entière se déroule en plein air. *Le ravin sans fond* doit être classé parmi les plus belles vues de l'année. » [Ciné-Journal]

Sources : [BIC], [ANT], [CC n° 40]

La Faute d'orthographe

2 décembre 1919

Métrage : 679 m

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original : Jacques Feyder

Décors : Garnier

Tournage : Studios Gaumont des Buttes-Chaumont

Interprétation : Charles Deschamps, Fernand Ledoux, Charles Barrois

Production / Distribution : Gaumont

Présentation : 2 décembre 1919, Paris, Palais de la Mutualité

Résumé :

Un jeune candidat à un emploi de bureau se présente dans une société d'assurances et remplit sa fiche de demande. Mais il hésite sur l'orthographe du mot « personnel » qu'il se décide à écrire avec un seul « n ». Un ouvrier de la compagnie des téléphones prend l'empreinte de la serrure de la maison. Le candidat, après consultation du Larousse, veut corriger son erreur. Il revient à la compagnie Excelsior et se laisse enfermer dans les bureaux. Il pénètre chez le secrétaire général, retrouve sa fiche et corrige sa faute. Mais il tombe en arrêt sur le mot « référence » : e ou a ? Il gratte, hésite...

Un cambrioleur – le faux ouvrier téléphoniste – s'est de son côté introduit dans le bureau directorial et s'attaque au coffre-fort. Un policier de surveillance a aperçu le manège et appelle du renfort. Le pauvre candidat est évidemment arrêté à la place du voleur et emmené. Le cambrioleur va se rendre compte de ce qui s'est passé, trouve la fiche... et corrige la faute !

En cellule, le candidat raconte qu'il a entendu du bruit dans le bureau voisin et... continue ses recherches sur l'orthographe de « référence ». Le voleur est arrêté, le

jeune homme est relâché ! Comme sa fiche de demande ne contient aucune faute, il est engagé à la compagnie Excelsior !

Notes :

Un contrat est signé avec Gaumont le 5 juillet 1919, Jacques Feyder touche 1000 francs pour le scénario et la réalisation. Le mètre de pellicule impressionnée par Feyder vaut maintenant 2,50 f.

La Faute d'orthographe est la dernière production Gaumont de Feyder. Le film ne plut guère à Léon Gaumont qui trouvait, après les réticences exprimées à propos des *Vieilles Femmes de l'hospice*, que le Belge n'avait décidemment pas l'esprit de la maison. [CA]

Au générique, on peut lire « Une comédie de Jacques Feyder ». C'est la première fois que son nom apparaît sur un de ses films.

Slogan publicitaire du film : « Un homme a osé ».

Copie : négatif nitrates original Gaumont 544 m, il manque quelques intertitres. Ayant droit producteur : Gaumont.

Critiques :

« Fantaisie assez amusante dont le métrage est peut-être excessif. » [*La Cinématographie française*, 26 décembre 1919]

« Comédie humoristique d'une juste observation dont l'interprétation, la mise en scène et la photo sont irréprochables. » [*Ciné-Journal*]

Sources : [BIC], [CC n° 40]



L'Atlantide

30 septembre 1921

Métrage : 4000 m (version originale), 3708 m (copie NF)

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario : Jacques Feyder d'après le roman de Pierre Benoit (Éditions Albin Michel)

Assistant : André Roanne

Prise de vue : Georges Specht, Victor Morin

Décors : Manuel Orazi

Costumes : Manuel Orazi – costumes exécutés par Mlle Bernouard

Partition musicale : M. Jemain

Tournage : (voyage d'études fin 1919) du 1^{er} mars à octobre 1920 en Afrique du Nord, extérieurs aux environs de Touggourt (deux mois et demi), puis dans le massif de l'Aurès à M'Chounech, à Rouffi, enfin à Djidjelli en bordure de mer. Les intérieurs dans un studio improvisé dans les carrières de Bab el Oued aux environs d'Alger où la lumière solaire se combinait avec celle des groupes électrogènes.

Interprétation : Stacia Napierkowska, Jean Angelo, Georges Melchior, Marie-Louise Iribe, Abd-el-Kader Ben Ali, André Roanne, Franceschi, René Lorys, Mohammed Ben Noui, Genica Missirio, Barbier, Daltour père, J. Daltour, De Radou, Perrin, David, Chatelain

Production : Thalman et Cie

Distribution : Les Établissements Louis Aubert



Présentation : 4 juin 1921, à Paris, au Gaumont-Palace

Sortie : 30 septembre 1921, à Paris, au Cinéma Madeleine (repris en 1928 et en 1932)

Résumé :

Aux environs de Tombouctou, le lieutenant de Saint-Avit est retrouvé inanimé. Soigné et guéri, il reçoit le commandement du poste d'Infel où il raconte son histoire à un camarade. Le capitaine Morhange, moine cistercien en mission et lui-même ont été conduit par un mystérieux Targui jusque dans les profondeurs du Hoggar où ils ont trouvé une sorte d'oasis, seul reste de l'antique continent de l'Atlantide. Une reine toute puissante et mystérieuse, Antinéa, y règne, provoquant l'amour passionné de tous les hommes qui la connaissent, jusqu'à leur folie et leur suicide lorsqu'ils sont délaissés. Seul Morhange résiste à cet amour, ce qui exaspère la reine. Jaloux, Saint-Avit est incité par Antinéa à tuer Morhange. Puis il s'évade de l'Atlantide avec l'aide de la suivante d'Antinéa, devenue amoureuse de lui. Elle meurt pendant le voyage de fuite. Lui est retrouvé par les méharistes. Fin du récit. Un mystérieux Targui est annoncé : il conduira Saint-Avit et son interlocuteur vers Antinéa...

Notes :

La troupe de *L'Atlantide* se composait, outre les techniciens, de vingt-cinq artistes, de soixante Touaregs avec leur méhari, sans compter la figuration indigène recrutée sur place.

Le film coûta un million huit cent mille francs. Les commanditaires qui avaient souscrit un devis de 600 000 francs s'affolèrent. Ils s'en débarrassèrent en le vendant pour deux millions à Louis Aubert, important distributeur de l'époque auquel il rapporta une fortune. Françoise Rosay raconte que des gens comme Pierre Decourcelle qui avaient des actions, disait huit jours avant la sortie du film « Qui veut mes actions ? Je les donne à qui les veut... »

L'Atlantide battit en France tous les records de recettes et fut exploité dans le monde entier. Son exclusivité de plus d'un an au Cinéma Madeleine fait date dans l'histoire de l'exploitation et sa présentation fut saluée par la presse comme « l'événement le plus important de l'année » [*La Liberté*].

En 1928, une réédition du film connut autant de succès. En juin 1932 (atteignant ainsi sa quarante millième représentation au 8 juin 1932), au moment de la sortie du film de Pabst (*L'Atlantide*) au Cinéma des Miracles, le film de Feyder projeté au Gaumont-Palace remporta un tel succès de presse et de public que les producteurs et les distributeurs du film parlant s'en effrayèrent. Ils intentèrent un procès à Louis Aubert. Par jugement du tribunal, le film de Feyder dut être retiré de l'affiche et toutes les copies et les négatifs durent être détruits. Ce fut la première affaire de remake tranchée en France dans le sens de la législation actuelle.

Copie : restauration SAFDL, internégatif couleurs 3708 m d'après un matériel restauré par le Nederlands Filmmuseum – restauration d'éléments de tirage Cinémathèque française, contretypage noir et blanc 3068 m d'après une copie nitraté de la C.F.

Critiques :

« Grâce à *L'Atlantide*, on ne nous accusera plus de ne savoir rien faire » [Lucien Dublon, *Cinémagazine*], écrivent les porte-paroles du vieux cinéma français [BIC].

« Au sortir de la présentation de *L'Atlantide*, on n'a pas envie d'en dire beaucoup de bien, seulement on n'a pas envie d'en dire du mal du tout. Il faudrait donc en dire beaucoup de bien. Ce n'est pas l'effort, les millions et le temps passé que j'estime là-dedans. C'est l'ampleur, une espèce d'aisance directe que l'on trouve rarement dans un film français. [...] Nous entrons à regret dans le palais d'Antinéa. Beaucoup de

français aiment le style chauve-souris et n'aime pas le style Châtelet. Ainsi la salle du trône d'Antinéa m'a-t-elle ennuyée. [...] Pourquoi les visages sont-ils noirs ? Pourquoi les chambres de l'Antinéa House sont-elles grises ? Pourquoi Napierkowska n'est-elle pas elle-même et non cette majesté de sociétaire qui lui vient d'ornements ingénus et d'une dangereuse incontinence de gros plans américains ? [...] Gance eut fait de *L'Atlantide* une œuvre sans défaut et sans facilité. Je préfère les gaucheries nombreuses et les fautes de Jacques Feyder dont le film n'a pas d'aile, mais qui est tout de même un film. [...] Il est probable que *L'Atlantide* sera un succès moral et une déception financière. *L'Atlantide* est donc un bon film. » [Louis Delluc, *L'Illustration*]

Sources : [BIC], [ANT], [CC n° 40]

Crainquebille

2 mars 1923

Métrage : 1800 m

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario : Jacques Feyder d'après la nouvelle d'Anatole France.

Prise de vue : Léonce-Henry Burel, Maurice Forster

Décors : Jacques Feyder, Manuel Orazi

Tournage : Octobre 1922 [BIC] Juillet-Août 1922 [RES n°I]. Extérieurs à Paris dans le quartier des Halles, à Montmartre et au Palais de Justice. Intérieurs au studio de Joinville.

Interprétation : Maurice de Féraudy, Jean Forest, Félix Oudart, Jeanne Cheirel, Marguerite Carré, Françoise Rosay, Charles Mosnier, Armand Numès, René Worms, Emile Roques, Majort Heitner, Paul Franceschi

Production : Les films Tradieux et Legrand

Distribution : Etablissements Giraud



Présentation : 4 décembre 1922 à l'Artistic-Cinéma à Paris

Sortie : 2 mars 1923, à Paris, à l'Electric-Palace (en exclusivité)

Résumé :

Le vieux père Crainquebille est un marchand de quatre-saisons estimé qui a dans le quartier des Halles de fidèles clientes. Le matin, il rencontre « la Souris », un gavroche vendeur de journaux, toujours suivi de son fidèle caniche. Le malheur s'abat sur Crainquebille plus tard quand un agent de la circulation croyant avoir été insulté, l'arrête, l'envoie en correctionnelle où il est condamné à une peine de prison. À sa libération, ses anciens clients lui tournent le dos. Crainquebille traîne sa misère, essaie vainement de retourner en prison ; seule la gentillesse du jeune « la Souris » lui redonne un peu d'espoir et le goût de vivre.

Notes :

Crainquebille sera projeté à nouveau à la mort d'Anatole France et réédité en 1929.

Presque toutes les scènes du film furent tournées sur les lieux. Par contre la rue, la nuit, devant le bistro est un des premiers extérieurs reconstruits en studio.

Version américaine de 64 minutes *Old Bill* qui remporta un gros succès.

Copie : restauration Cinémathèque française en 1980, établissement d'un matériel de conservation safety (interpositif) et d'une copie standard de présentation à partir du négatif flam d'origine.

Critiques :

« [...] Le choix que Feyder fit d'ailleurs de ses interprètes prouve à quel point il s'était imprégné de son sujet. Le légendaire Crainquebille – si magistralement créé au théâtre par Lucien Guitry – c'est Maurice de Féraudy, grand acteur, qui a incarné son personnage au point de faire douter le spectateur qu'il se trouve en face d'un comédien ou d'un authentique marchand des quatre-saisons de la rue Lepic ou de l'avenue de Breteuil... Maurice de Féraudy, grand acteur, qui a en ces mots dignes d'être répétés et retenus : « Feyder, je ne sais rien. Je me confie à vous, Faites-moi jouer ! » et Maurice de Féraudy dans *Crainquebille*, c'est Crainquebille lui-même ! [...] Au surplus, la présentation spéciale que j'ai organisée à l'Artistic, et à laquelle n'ont assisté que des marchands des quatre-saisons – mais oui ! – a prouvé à quel point ce film est vrai profondément, et à quel point il a été réalisé de la façon la plus véridique. Ô miracle ! Voici, en vérité, un chef d'œuvre français. » [Lucien Doublon, *Cinémagazine*, 8 décembre 1922, n°332]

« Malgré l'incompréhension du public qui manifeste contre elles durant la projection, ce sont les recherches d'effets techniques qui attirent sur le film l'attention des amateurs. » [Bardèche et Brasillach, *Histoire du cinéma*]

« Dans les scènes du Tribunal, vues sous l'angle de la pensée de Crainquebille, flou, surimpressions, déformations, jouent magistralement. » [Germaine Dulac, *Conférence*]

« Le cauchemar du Docteur, la consultation des tarots utilisent avec une adresse et un à-propos exceptionnels les procédés si précieux et si souvent mal employés de la surimpression et du ralenti. [...] Le personnage de « La Souris » et l'hypocrisie d'une fin réconfortante qui n'était pas dans la nouvelle mais déjà dans l'adaptation théâtrale de celle-ci : Quel jésuitisme social. » [Emile Vuillermoz, *Le Temps*]

« La scène où l'on montre le « témoin qui sait » et qui grandit tandis que l'auditoire diminue, diminue, n'a d'égale que la scène où l'on voit le « témoin qui ne sait pas » et qui diminue, diminue alors que son auditoire grandit, grandit, jusqu'à anéantir le « témoin qui ne sait pas », jusqu'à l'avaloir, le faire disparaître. Ce sont là des moyens saisissants, impraticables au théâtre » [Propos recueillis par Louis Guilloux, « Une heure chez le maître Anatole France », *Le Petit Journal*, 1er mars 1923]

« Nous avons tourné plusieurs jours dans les halles et le héros, Maurice de Féraudy, se faisait engueuler par les véritables revendeurs ! Nous le précédions cachés dans une camionnette pour le filmer sans être vus. Ailleurs, nous avons transformé un camion des studios en bistrot afin de pouvoir nous installer au milieu des halles derrière lui... Cela avec une pellicule bien moins sensible que celle d'aujourd'hui et qui n'était pas prévue pour le travail dans ces conditions. » [Léonce-Henri Burel, *Mémoires, Réalités niçoises*, n°94, décembre 1969]

« Ces tableaux populaires gardent une authenticité et une force qui rejoignent parfois certaines réalisations soviétiques. Le film annonce, comme Renoir, l'école néo-réaliste italienne. Le naturalisme littéraire à la Zola trouvait ici une expression consciente et valable. Parfois la sincérité de son étude atteignait le véritable réalisme, grâce à la générosité d'Anatole France. Sa portée dépassait la description pittoresque ou l'impressionnisme de la scène du jugement. « Je ne me souvenais pas vraiment qu'il y avait tant de choses dans ma nouvelle », dit Anatole France après avoir vu le film ; lui aussi, il faisait l'éloge de la scène du tribunal. » [Georges Sadoul, *Histoire générale du cinéma*, tome V, Paris, Editions Denoël, 1975, p. 182]

Lettre d'Abel Gance à Jacques Feyder (25 novembre 1922) : « Permettez-moi de vous féliciter bien vivement pour votre *Crainquebille*. Rien de mieux ne pouvait être fait à ce sujet et je crois que ceci n'est pas un petit éloge. Tout y est ordonné, mesuré, avec un art très sûr, et le pathétique, contrairement à son habitude, arrive par les chemins d'une inattendue simplicité ». [CA]

Sources : [BIC], [RES n°I]

Visages d'enfants

1925

Métrage : 2500 m (revues d'époque), 2337 m (métrage original), 2275 (copie Nederlands Filmmuseum), 2136 m (copie Cinémathèque française)

Durée : copie NF 111 mn (à 18 im/sec)

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original : Jacques Feyder

Assistant : Charles Barrois (et Françoise Rosay)

Prise de vue : Léonce-Henri Burel, Paul Parguel

Décors : Jacques Feyder

Régisseur studio : Lepage

Tournage : extérieurs du 4 mai au 2 août 1923, en Suisse, dans la vallée d'Anniviers (Haut-Valais), aux villages de Bourg-Saint-Pierre, Grimentz, Val Moisy, Chandolin, Pinsec, Saint-Luc, Vissoy, Orsières, Liddes, à Sion, à Sierre, et dans les montagnes environnantes. Studio : Joinville-Réservoirs du 10 août au 6 octobre. Raccords le 6 octobre au barrage de Joinville.

Interprétation : Jean Forest, Victor Vina, Rachel Devirys, Arlette Peyran, Pierrette Houyez, Henri Duval, Jeanne-Marie Laurent, Suzy Vernon, Mmes Peyrent, P. Lecoq, F. Greffin, Arthur Porchet, Charles Barrois, les paysans du Valais.

Production : Dimitri Zoubaloff et François Porchet (Lausanne, Les Grands Films Indépendants)

Distribution : Exclusivités Jean de Merly

Présentation : 24 janvier 1925, à Paris, au Gaumont-Palace

Sortie : janvier 1926 [ANT], [BIC] – 27 mars 1925 [RES n°IV]

Résumé :

Le maire d'un village du Haut Valais, Pierre Amsler, père de Jean et de Pierrette,

perd sa femme. Quand il se remarie avec une jeune veuve, Jeanne Dutois, elle-même mère d'une petite fille, Arlette, Jean prend sa belle-mère et sa demi-sœur en grippe. Par une vengeance de faible, il jette la poupée d'Arlette dans la neige. Celle-ci part à sa recherche, mais s'égare et est victime d'une avalanche. Elle est sauvée, mais Jean est bourrelé de remords, il se croit devenu un objet d'horreur et tente de se suicider en se jettant dans un torrent. Prévenue par Arlette, la belle-mère sauve Jean qui l'accepte enfin comme seconde maman.

Notes :

Du 16 septembre au 2 octobre, durant le voyage de Jacques Feyder en Autriche, Françoise Rosay assure la direction du travail avec l'aide de Burel. Le film fut mis sous séquestre en janvier 1924 à la suite d'un désaccord entre Feyder et la firme distributrice [Catalogue Chirat]. « Film qui aurait disparu sans un vol, car le négatif n'a jamais pu être trouvé, et si on n'avait pas enlevé ses bobines d'un sac de pellicules destinées à la fonte, rien ne subsisterait de ce chef-d'œuvre. » [Henry Langlois, Hommage à Jacques Feyder, *Brochure du Festival de Cannes*, 24 mai 1973]

À peine rentré de Grimentz, fin octobre, Feyder ne prend pas le temps de monter *Visages d'enfants*. Des contrats importants l'attendent. Avec «Vita Filmindustrie» de Vienne, il signe une convention pour trois films. Il propose plusieurs sujets : une adaptation des *Dieux Rouges* de Jean d'Esme, de *Murat* de Gustave Guiches, de *Ruy Blas* de Victor Hugo, de *la Grande Peur* de Pierre Mac Orlan, de *Philippe II* d'Émile Verhaeren et de *Nicky* de Jean Vignaud. Il ne tournera que *l'Image* écrit par Jules Romains spécialement pour le cinéma. [Victor Bachy CC n°40]

Visages d'enfants a obtenu le prix du meilleur film européen décerné par la critique japonaise.

Copie : la restauration de ce film a été entreprise par la Cinémathèque royale de Belgique. La Cinémathèque française a participé à ces travaux en communiquant à Bruxelles les fragments qu'elle avait restauré de son côté. Contretype noir et blanc d'après une copie d'époque.



Critiques :

« Il y a quelques années on n'eût pas osé entreprendre un film dont la douleur d'un enfant, petit martyr de l'incompréhension des hommes, fait tous les frais. Présenté devant le grand public des samedis après-midi, au Gaumont-Palace, le film fut vingt fois applaudi. On pleura comme jamais encore on avait pleuré. [...] Feyder a compris que pour isoler ses visages d'enfants et leur faire exprimer l'infini de la douleur, il fallait leur donner l'auréole de la simplicité. Ne cherchons donc rien dans cet incomparable livre d'images vivantes que la sainteté de la vie. De l'ensemble le travail disparaît, l'effort s'efface, l'intention d'art ou de pensée se sacrifie. Il ne reste que le mouvement de l'âme reflété par le visage. Et c'est profondément beau. [...] Jacques Feyder aurait pu échouer dans sa tentative audacieuse s'il n'avait eu à sa disposition un enfant admirable de vie, de douleur vraie, de sincérité. Cet enfant est Jean Forest. [...] Jean Forest ne joue pas son rôle, il le vit. [...] Sa composition de Jean Amsler restera comme un chef-d'œuvre de vérité. » [*Cinéa-Ciné pour tous*, n°30, 1er février 1925]

« Net, solide, dépouillé, d'une simplicité linéaire et pourtant tout frémissant de vie, *Visages d'enfants* prouve une maîtrise de forme qu'aucun ne semble avoir si heureusement déployé. » [Jean-Louis Croze, *Comœdia*]

« La Tribune Libre du Cinéma a fait revivre devant nos yeux l'admirable film de Jacques Feyder *Visages d'enfants*. Il est regrettable que certains et surtout « certains » spectateurs aient violemment pris à parti Feyder et son œuvre, et traité *Visages d'enfants* de film insipide, littéraire, pauvre, gaga (sic !). C'est injuste et de parti pris. *Visages d'enfants* se recommande plutôt de la *Roue* et subit son influence, comme la plupart des films français actuels d'ailleurs. Nous avons vécu à nouveau cette magnifique scène de l'enterrement, qui reste un modèle de montage malgré les coupures que lui a fait subir l'éditeur. Quand reverra-t-on *Visages d'enfants* dans les salles ? » [*Photo-Ciné*, n°4, avril 1927]

« La simplicité de *Visages d'enfants* ne fut pas comprise à sa juste valeur et la qualité de l'interprétation, entre autres avec Rachel Devirys, dont ce fut le meilleur rôle, ne parvint pas à attendrir le public, rebuté par les teintes sombres du réalisme montagnard. Les critiques furent pourtant élogieuses ; chacune d'elles se plaisaient à reconnaître les beautés authentiques de ce film qui visait à reproduire la vie dans sa vérité et sa simplicité... Malgré ces louanges, l'insuccès de *Visages d'enfants* fut presque complet. Pour avoir voulu échapper aux complications mélodramatiques ou vaudevillesques en honneur à cette époque, Jacques Feyder essayait son premier échec. » [CA]

« D'une technique beaucoup plus sobre que celle de *Crainquebille*, *Visages d'enfants* est néanmoins riche de précieux renseignements. La prise de vue en est remarquable par la qualité de la photographie, la diversité des plans, les vues en plongées et les scènes de nuit dans la neige ; les danses sont savamment rythmées et le montage du film, qu'il s'agisse de l'avalanche, de la noyade ou des scènes de pure psychologie, réellement parfait. » [André Tinchant, *Cinémagazine*, 6 février 1925]

Sources : [BIC], [RES n°IV], [ANT], [CC n°40]

L'Image

Janvier 1926

Métrage : 2300 m

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario original: Jules Romains (écrit spécialement pour le cinéma)

Découpage : Jacques Feyder

Assistant : Jean-Victor Margueritte

Prise de vue : Léonce-Henri Burel, Paul Parguel

Décors : Alexandre Ferenczy

Sous-titres : Jules Romain et Jacques Feyder

Tournage : décembre 1923 – novembre 1924. Extérieurs en Hongrie dans la Pusta à Nirechiaza. Studio : Vienne dans les studios nouvellement construits de Rosen Hugel

Interprétation : Arlette Marchal, Victor Vina, Malcolm Tod, Jean-Victor Margueritte, Louis Lerch, Hans Melzer, Ria de Sasznony, Fred Hennings, Suzy Vernon, Armand Dufour, Mary Caile

Production : Vita-Film (Vienne)

Distribution : Les Films Jean de Merly

Présentation : 18 octobre 1925 au Théâtre des Champs-Élysées, à Paris

Sortie : janvier 1926, à Paris

Résumé :

Quatre hommes, un peintre, un diamantaire, un ingénieur et un séminariste sont tombés éperdument amoureux d'une femme inconnue dont ils ont vu l'image à la vitrine d'un photographe. Le peintre se réfugie dans son art, mais les trois autres abandonnent tout pour parcourir le monde à la recherche de l'inconnue. Celle-ci a épousé un hobereau hongrois qui la tient isolée dans son domaine. Les trois hommes finissent par échouer dans une auberge hongroise, proche du but. « L'image » a décidé de fuir et de rentrer en France : elle passe à l'auberge. Les routes se croisent mais personne ne se reconnaît. Son train raté, « l'image » rentre au domaine. Le diamantaire abandonne, le séminariste entre au couvent, l'ingénieur poursuit sa quête folle.



Notes :

« La présentation du film offrait deux attraits peu habituels : la couleur et la musique. Toutes les séquences de *l'Image* étaient uniformément virées en une couleur dominante qui en accentuait l'atmosphère. Par exemple : le séminariste s'habille, sort de sa chambre et se retourne pour la contempler une dernière fois : rouge. Il marche dans la rue et entre chez le photographe : vert. Il interroge l'employé : sépia. Celui-ci cherche dans le registre : rouge. Il le donne au prêtre : sépia. Ou encore la séquence des itinéraires des chercheurs et de «l'image» qui se croisent sans se trouver ; tous les plans dans l'auberge sont sépia, tous ceux à l'extérieur – donc avec l'image – sont bleus. (Toutes les copies étaient-elles ainsi colorées ? Comme l'opération du «virage» s'effectue sur un négatif noir et blanc, différents tirages sont possibles. Françoise Rosay, Arlette Marchal et Alexandre Kamenka, interrogés sur ce point, se souviennent d'une projection en noir et blanc). Pour créer l'ambiance musicale, Feyder n'avait pas demandé de musique d'orchestre, comme pour *l'Atlantide*. Il avait fait venir un violoniste hongrois qui improvisait pendant la projection. Le spectacle des séquences colorées de Feyder et cette mince silhouette noire faisant pleurer son violon, était, paraît-il, extraordinaire. » [Victor Bachy, CC n°40]

« La Vita Filmindustrie n'avait pas assuré son complet équilibre financier quand la dévaluation de la couronne autrichienne lui porta un coup qui allait lui être fatal. La société ne paya pas les collaborateurs de *l'Image* qui ne purent même pas, pour se garantir, faire saisir les copies du film : le négatif avait été retiré par les producteurs des boîtes originales et remplacé par des cailloux ! Jacques Feyder se retrouvait à Vienne sans argent. Son père dut lui envoyer le montant de son billet retour. » [Victor Bachy, CC n°40]

L'Image fut tourné en même temps que *le Roi du Cirque* de Max Linder dans les studios neufs de La Vita dont Feyder était directeur artistique et Burel directeur technique.

Le film fut présenté au Ciné-Club de France dans une version primitive qui comprenait une quatrième histoire, celle du peintre : ce dernier renonçait à chercher la femme et se contentait d'en conserver le portrait. Après cette projection, le négatif fut écourté pour répondre à certaines critiques : «*L'Image* gagnerait beaucoup à être serrée dans sa première partie. » [Lucien Walh, *Cinémagazine*]. Cette version remaniée est la seule qui subsiste. [BIC]

« À *l'Image* que je réalise d'après un scénario de Jules Romains, on reproche un caractère que l'on juge littéraire à l'excès. Je garde dans ma production ancienne une tendresse de cœur pour cet ouvrage où j'ai mis le meilleur de moi-même, où j'ai tenté de dépasser ce que j'étais alors. Je ne peux me résoudre, quelque soit le résultat de mon effort, à regretter ma présomption. Ce demi échec commercial m'a donné beaucoup de confiance et a élevé le niveau de ma production, m'a conduit à ces aspirations que le destin ne nous permet pas toujours de pousser à bout, mais qui sont notre noblesse. » [J.F. dans Jacques Feyder et Françoise Rosay, *Le Cinéma notre métier*, Éditions Skira, Genève, 1944]

Copie : restauration Cinémathèque française, contretype noir et blanc. (fragments seulement ?)

Critiques :

« C'est un des plus beaux films que j'ai vus dans ma vie, et c'est le film qui a eu le moins de succès. La poésie qui s'en dégageait était absolument extraordinaire et par des moyens d'une très grande simplicité et d'une très grande sincérité. C'était très en avance sur l'époque. » [Alexandre Kamenka à Victor Bachy, CC n°40]

« [...] un style qui nous révèle qu'il y a autre chose dans le pouvoir des images que de contribuer à la narration d'une histoire ou à la description d'un événement.

Et si ce n'est pas encore le poème d'images que nous attendons, le but est proche et bien près d'être atteint. » [Jean Mitry]

Sources : [BIC], [ANT], [CC n° 40]

Gribiche

2 avril 1926

Métrage : 2512 m (Copie C.F.)

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario : Jacques Feyder d'après une nouvelle écrite spécialement pour le cinéma par Frédéric Boutet

Assistant : Henri Chomette (frère de René Clair)

Prise de vue : Maurice Forster et Maurice Desfassiaux

Décors : Lazare Meerson

Sous-titres : Jacques Feyder

Tournage : extérieurs à Paris du 30 juin au 16 juillet au métro Grenelle, rue et place Saint-Charles et à l'île Saint-Germain, à Armenonville, à la foire de Neuilly, au café du Levant à Vincennes décoré pour le bal du 14 juillet par Meerson, tournage les 12,13 et 14 au Bois de Boulogne, devant les Trois-Quartiers et à Rueil. Intérieurs au Studio de Montreuil du 16 juillet au 26 septembre. Les scènes du petit salon furent prises de nuit au Pavillon Sue et Mare à l'Exposition des Arts Décoratifs ainsi que la scène de l'illumination.

Régie : Basile Kourotchikine et Basile Zriatchikoff



Interprétation : Jean Forest, Cécile Guyon, Françoise Rosay, Rolla Norman, Alice Tissot, Armand Dufour, Major Heitner, Serge Otto, Andrée Canti, Charles Barrois, Pionner, Mme Sugères, Hubert Daix, Sylviane de Castillo, Victor Vina, Soufflot, employés et inspecteurs des Trois-Quartiers dans les scènes du grand magasin

Production : Albatros

Distribution : Les Films Armor

Présentation : 4 novembre 1925

Sortie : 2 avril 1926 à Paris à l'Aubert Palace (ré-éd : 5 juillet 1929)

Résumé :

Gribiche, un jeune garçon de onze ans, rapporte à Edith Maranet, la riche femme d'œuvre, le sac à main qu'elle a perdu. Pour le récompenser, Edith va « l'adopter », l'emmener chez elle et veiller à son éducation. Pour faciliter le remariage de sa mère, Gribiche accepte. Mais sa vie réglée et aseptisée, dans une atmosphère de luxe et de contrainte, lui pèse de plus en plus. Quant à Edith, le récit qu'elle fait à la ronde de son acte de générosité prend des proportions rocambolesques. Un soir de 14 juillet, Gribiche fuit sa maison adoptive. Il restera chez sa mère, mais Edith, enfin gagnée à une sage conception de la charité, veillera de loin à son instruction.

Notes :

Ameublement et pièces d'ensembles de Sue et Mare. Argenterie et cristaux moderne de Puyforcat. Salle de bain de la Maison Cazenave, Comptoir d'Hygiène et d'Hydrothérapie. Piano moderne Pleyel. Robes de Mme Barsia. Voiture de Rolls-Royce. Tapis de Poiret.

Pour le bal du 14 juillet, Feyder fit venir quelques garçons des restaurants Chartier, capables de faire tenir 15 assiettes pleines en équilibre sur un plateau. [*Mon Ciné*]

Copie : Film restauré par la Cinémathèque française. A partir d'un négatif flam d'origine, établissement d'un matériel de conservation safety (interpositif) et d'un positif muet de présentation. Mise dans l'ordre du positif de présentation. Réalisation puis intégration des intertitres dans cette copie. Ayant droit producteur : Cinémathèque française.

Critiques :

« Chaque film de Feyder est un charme, charme pour les yeux et pour l'esprit. Depuis qu'avec *Crainquebille* il trouva sa voie, Feyder ne nous déçut jamais. Il a acquis au plus haut point le sens visuel et sensible de l'image. Il met dans ses interprétations de la vie l'intelligence du philosophe et l'âme du poète. Nulle vulgarité ne le retient et il considère toute chose sous l'angle de la sincérité. Son nouveau film *Gribiche* ne s'embarrasse pas, comme *Visages d'enfants*, de thèse morale ni, comme *l'Image*, d'idéologie métaphysique. La nouvelle de Frédéric Boutet, d'où le film est tiré, est une bonne petite nouvelle qui nous relate les aventures d'un grand garçon bien sage. Mary Pickford et Jackie Coogan sont frère et sœur de ce Gribiche où il y a du Poulbot avec la sévère retouche d'un Jules Vallès. Un tel sujet – mais est-ce bien un sujet ? – devait tenter Jacques Feyder, ami des enfants. Il y mit une fantaisie charmante, faite de menus détails, de riens délicieux, de traits spirituels et émouvants. Sur une simple donnée romanesque qui tient en deux cents lignes de journal, il bâtit tout un monde de sensations délicates, il fait un grand film où il y a de l'humour, de l'émotion, un constant souci d'élégance et le sens artiste le plus racé. En rapprochant le cinéma du roman, Feyder libère l'art muet de l'emprise encore trop lourde du théâtre où, parlant toujours, l'on a guère le temps de penser ni celui de sentir. La réalisation de *Gribiche* est d'une incontestable pureté de style et de goût. [...] Le rôle de Gribiche ne pouvait convenir qu'à Jean Forest, Ce jeune artiste, qui est un de nos

plus grands artistes, nous amusa et nous émut. Il a maintenant une maîtrise extraordinaire, maîtrise exempte de pose et d'affection, qu'il s'attachera à conserver, espérons-le. » [*Cinéa-Ciné pour tous*, 15 novembre 1925]

« [...] ceci peut faire une bonne nouvelle, mais pas un bon film..., cette bande à quelques centaines de mètres de trop. » [Jean Margueritte]

« Avec *Gribiche*, Feyder s'en prend, sans véritable agressivité, à la charité. Feyder estime que la charité est une bonne chose tant qu'elle ne se fixe pas sur un enfant en particulier. Gribiche n'est pas réellement un clochard ou un enfant trouvé, quoi que prétende Madame Maranet. Il s'agit simplement d'un fils d'ouvrier qui accepte la proposition de la riche dame, afin de ne pas empêcher le mariage de sa mère veuve et de son nouvel amant. Avec ses moyens d'enfant, Gribiche ne peut expliquer cela aussi clairement. Lorsque l'enfant tente de s'exprimer par l'intermédiaire de sa passion pour la mécanique, il est immédiatement puni : un tel comportement ne cadre pas dans l'éducation telle que la conçoit Madame Maranet. L'atmosphère de luxe froid créé par la villa Art déco (splendide création de Lazare Meerson, alors à ses grands débuts cinématographiques) symbolise parfaitement la solitude de l'enfant lui-même. Gribiche n'a pour son plaisir d'enfant que des objets « raisonnables » et impersonnels (globes et livres), alors que son cœur aspire à des objets à contenu plus affectif (la lettre de sa mère). Le message du film se dessine clairement alors : l'amélioration de la position sociale d'un enfant n'est pas nécessairement synonyme d'un enrichissement personnel, intérieur. Luxe et éducation ne sont rien sans la chaleur du cœur. » [Ivo Blom, *Les Cahiers du muet*, Cinémathèque Royale de Belgique, n° 3, décembre 1993]

Sources : [BIC], [ANT], [CC n°IV], [LM]

Carmen

5 novembre 1926

Métrage : 4000 m (Copie C.F.)

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario : Jacques Feyder d'après la nouvelle de Prosper Mérimée

Assistant : Charles Barrois, Maurice Silver

Assistant stagiaire : Charles Spaak

Prise de vue : Maurice Desfassiaux, Paul Parguel assisté de Roger Forster et d'un opérateur espagnol pour les scènes d'arène

Montage : Jacques Feyder assisté de Henriette Caire (fin du montage 6 septembre)

Musique d'accompagnement : Ernesto Halffter Escriche

Décors : Lazare Meerson

Costumes : Vassili Schoukhoeff réalisés par la maison Souplet, costumes de Raquel Meller : Jeanne Lanvin

Maquillage : Nicolas Maltzeff

Régie : Basile Kourotskine

Tournage : en automne 1925 – voyage d'études de Feyder et de Meerson en Espagne. Extérieurs en Espagne du 4 novembre 1925 à janvier 1926 à Ronda, à El Choro, dans la vallée de Ronda, à Séville. En France sur la Côte d'Azur, du 8 mars au 24 mai à Nice, Villefranche, Entrevaux, Mandelieu et dans les Maures. A Bayonne, du 10 au 30 juillet. A Fontainebleau et au Fort de Vincennes du 30 juillet au 25 août. Studio de Montreuil, du 27 janvier au 6 février, Montreuil et Joinville pour les scènes

de la rue du Serpent (rue du Réservoir ?) et de la Manufacture de Tabac, Studio Machin à Nice pendant le séjour dans le midi, Studio et la carrière de Montreuil du 25 mai au 4 juillet.

Interprétation : Raquel Meller, Louis Lerch, Gaston Modot, Victor Vina, Jean Murat, Charles Barrois, Guerrero de Xandoval, Raymond Guérin-Catelain, Pedro de Hidalgo, Georges Lampin, Ray Wood, André Conti, André Cerf, Carmela Galia, Luis Buñuel, un client chez Lilas Pastia)

Production : Albatros (direction artistique Alexandre Kamenka)

Distribution : Les Films Armor

Sortie : 5 novembre 1926, à Paris, au Marivaux (exclusivité du 6 novembre au 9 décembre 1926)

Résumé :

Obligé de fuir son village, Don José s'est engagé dans un régiment de dragons. Il rencontre à Séville, Carmen à laquelle il sacrifie son honneur de soldat. Devenu contrebandier, il doit, avec elle, fuir à nouveau devant la police, tuer Le Borgne, son mari, pour la garder, mais ne peut l'obliger à le suivre après la mort du picador Lucas, son amant. Elle ne l'aime plus, et il la tue.

Notes :

Après *Gribiche*, Jacques Feyder travaillait au scénario de *Poil de carotte* pour la Phocéa (qui refusera son adaptation comme non commerciale) et comptait réaliser pour Albatros *les Vieilles Femmes de l'hospice*. Mais cette société ayant engagé Raquel Meller pour interpréter *Carmen*, la vedette demande Feyder comme metteur en scène : il est le seul, estime-t-elle, qui puisse tourner ce sujet, sans sombrer dans



l'opéra-comique et l'espagnolade. [BIC]

Françoise Rosay a dirigé la scène des arènes, pendant une maladie de son mari (du 6 au 8 janvier).

De nombreux problèmes marquèrent le tournage. D'abord le conflit entre Raquelle Meller et Feyder, qui força le directeur de production à les menacer tous les deux, si cela ne cessait, d'abandonner la réalisation du film. Ensuite, une grève des figurants à Ronda quand on voulut, contre l'avis de Feyder, diminuer leurs salaires les jours de mauvais temps.

Le film a coûté 5.000.000 de francs.

Sur *Carmen*, on peut consulter « *Carmen* de Jacques Feyder ou l'exorcisme du Sud, in *Les Cahiers de la cinémathèque*, Éditions Institut Jean Vigo, n° 49, Perpignan, 1988.

Copie : restauration Cinémathèque française 1985 (finition) : ajout de quelques intertitres, 166 minutes à 18 i/s. Ayant droit producteur : Cinémathèque française.

Critiques :

« [...] Dans *Carmen*, comme d'ailleurs déjà dans *Visages d'enfants* et dans *l'Image*, Jacques Feyder s'est ingénié à bannir toute virtuosité technique. Et nous eûmes, tout au long du film, pendant la bataille des cigarières, la fuite de Carmen, sa danse, son idylle avec Don José, le duel, et cent autres tableaux, l'impression que par hasard, une caméra se trouvait là, dissimulée, et qu'elle enregistrât les scènes de la vie d'êtres normaux. Parvenir à nous donner cette illusion, c'est du grand art, car il sera puéril de croire que *Carmen* est exempt de tour de force : la prise de vues de la rue du Serpent, entre plusieurs autres, est une véritable merveille d'ingéniosité, mais on ne sent pas l'effort, et à aucun moment l'attention n'est détournée de l'action du film. » [Jean de Mirbel, *Cinémagazine*, n°49, 3 décembre 1926]

« *Carmen*... n'a satisfait qu'à demi les cinéphiles. L'œuvre a été réalisée pourtant avec tout le grand talent dont Jacques Feyder est capable. Les scènes prises à part sont d'une exécution remarquable et la plupart des extérieurs ont une couleur et un style bien dignes de celui qui tourna *Visages d'enfants* et *Gribiche*. Mais l'ensemble demeure un peu terne. L'interprétation de Raquelle Meller dessert d'ailleurs ce film. L'artiste ne semble pas avoir compris son personnage. A ses côtés, Gaston Modot a tracé une superbe silhouette, celle du borgne... » [Pierre Desclaux, *Almanach de Mon Ciné* – Les Grands Films de 1926-1927]

« Feyder maîtrisait à la perfection l'art du paysage, et il put donner à son œuvre une rare richesse visuelle grâce à la profondeur de champ et aux éléments architecturaux qui suscitent un intérêt plus vif encore que le sujet même du film. Les images des maisons, des toits, des jardins espagnols où Feyder tourna la plus grande partie de son film sont inoubliables. Les nombreuses scènes intérieures sont tout aussi exceptionnelles : Feyder ouvre, dans la scène, d'amples perspectives sur l'extérieur, devant lequel on aperçoit la silhouette de figures arrêtées dans une attitude contemplative. Ces effets étonnants sont dus à une technique qui fait appel à plusieurs sources d'éclairage et que Feyder avait apprise lors de son passage dans la maison de production Gaumont, où une attention toute particulière était portée au clair obscur. » [Paolo Cherchi Usai, *Les Cahiers du muet*, Cinémathèque royale de Belgique, n° 2, octobre 1993]

Sources : [BIC], [ANT], [CC n°I], [LM]

Au pays du roi lépreux
1927

Métrage : inachevé

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario : Jacques Feyder d'après le roman de Pierre Benoit

Assistant : Henri Chomette (frère de René Clair)

Assistant stagiaire : Charles Spaak

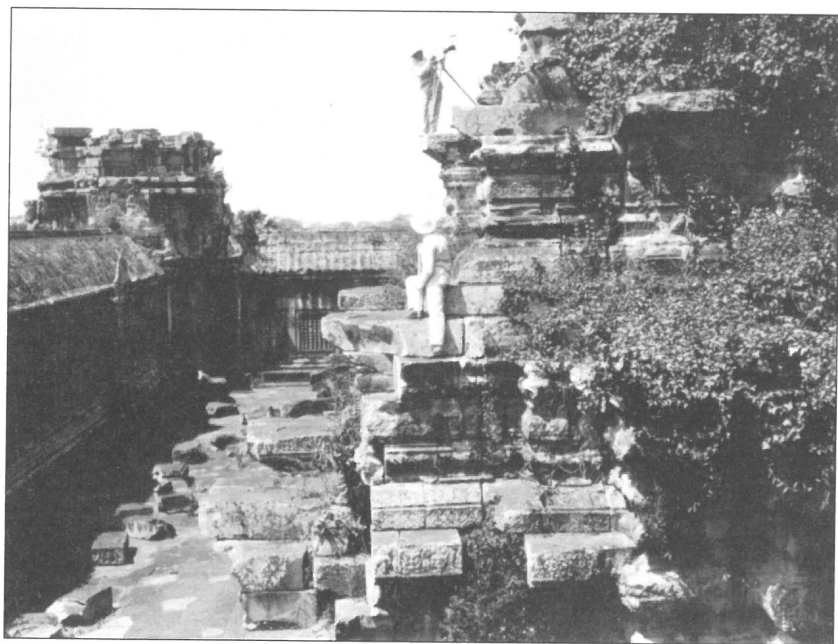
Prise de vue : Maurice Forster

Tournage : 30 décembre 1926, Feyder part avec Henri Chomette en voyage d'études en Cochinchine et au Cambodge.

Production : Indochine Film

Note :

En août 1926, Feyder reprend son vieux projet de réaliser un film qui serait à l'Asie ce que *l'Atlantide* est à l'Afrique. Des pourparlers sont engagés avec la Banque d'Indochine, le Président de la Chambre de Commerce de Saïgon, le distributeur Jean de Merly. Il s'agit de tourner *le Roi lépreux* de Pierre Benoit. Tout semblait acquis au retour à Paris de leur voyage d'études en avril 1927 : le devis de quatre millions était accepté, le premier tour de manivelle prévu pour le mois de juin. Soudain, une intrigue politique fait tout échouer. Feyder, lui-même, n'a rien compris aux motifs pour lesquels il devait renoncer à ce projet. Il ne subsiste de ce voyage d'études qu'un court documentaire sur les ruines d'Angkor-Vat et Angkor-Thon présenté en juillet 1927 au cours d'une séance privée. [BIC] (puis plus récemment dans un programme « Exotica » à l'Auditorium du Musée du Louvre [Source 1895, numéro hors série « Exotica, l'attraction des lointains »])



Françoise Rosay devait en être l'héroïne.

En automne 1927, il est question pour Feyder de tourner en Afrique Équatoriale *Comment j'ai trouvé Livingstone*, lorsqu'il est engagé par la D.E.F.U. le 6 octobre 1927 pour réaliser *Thérèse Raquin*.

Copie : restauration SAFDL, contretype noir et blanc, 286 m légèrement incomplet d'après plusieurs copies d'époque ; copie restaurée.

Sources : [BIC], [ANT]

Thérèse Raquin (Du Sollst Nicht Ehebrechen)

27 septembre 1928

Métrage : inconnu

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario : Fanny Carlsen et Willy Haas d'après le roman d'Émile Zola

Assistant : Charles Barrois

Prise de vue : Frederik Fuglsang et Han Scheib

Partition originale : Pasquale Perris

Sous-titres : Jacques Feyder

Décor : André Andrejew et Erich Zander

Régie : Rudolph Strobl

Tournage : départ de Paris le 8 octobre 1927. Deuxième quinzaine d'octobre, Feyder supervise et fait retoucher les décors. Studio : 31 octobre 1927 au samedi 14 janvier 1928, au studio Staaken. Tous les extérieurs du film ont été tournés en studio. D'autres extérieurs avaient cependant été prévus, mais le film fut terminé prématurément. Montage du 15 à fin janvier 1928



Interprétation : Gina Manès, Wolfgang Zilzer, Jeanne Marie-Laurent, Hans Adelbert von Schlettow, Paul Henckels, Charles Barrois, Peter Leska, La Jana

Production : D.E.F.U. (Zelnick) (Jacques Feyder Produktion der Deutschen Film Union A.G.)

Distribution : D.E.F.I.N.A. (Deutsche Film National Picture) en Allemagne, First National dans le monde

Présentation : 12 février 1928, à Berlin au Tauentzienpalast. Le 17 avril 1928, à Paris à la Salle Pleyel

Sortie : 27 septembre 1928 à Paris au Max-Linder en exclusivité

Résumé :

Mariée au débile Camille Raquin, Thérèse Raquin devient la maîtresse du peintre Laurent. Ils se marient après avoir noyé Camille. Obsédés par le remord, ils finissent par s'entretuer sous les yeux de la mère paralytique de Camille.

Notes :

« Un film germano-américano-français. [...] On aurait pu croire que l'auteur de *Visages d'enfants* réunissait les qualités recherchées par ceux qui clament à grands cris leur amour du cinéma et leur vœux pour le développement de la cinématographie française... Feyder (qui vient d'être naturalisé), en est réduit à rechercher normalement du travail à l'étranger. » [L. Moussinac, *Panoramique du cinéma*]

Un long chapitre est consacré à *Thérèse Raquin* par Alain Weber dans *Ces films que nous ne verrons jamais*, Éditions l'Harmattan, Paris, 1995.

Toutes les copies semblent avoir disparu.

Critiques :

« Son dernier film dépasse de loin non seulement ce qu'il avait fait, mais même ce que l'on pouvait raisonnablement attendre de lui. [...] Sans doute, *Thérèse Raquin* n'apporte rien qui ouvre au cinéma des perspectives nouvelles, une personnalité puissante qui donne une vie singulière à tout ce qu'elle crée ne s'y révèle pas. Mais ces restrictions faites, il est impossible de ne pas reconnaître que Feyder nous a donné une œuvre à peu près parfaite où l'absence de faiblesses est aussi remarquable que l'importance des mérites. [...] Rien n'est grossi, ni appuyé, ni même souligné. La technique réticente, un peu froide de Feyder fait merveille. » [Denis Marion, *Cinéma-Ciné pour tous*]

« Feyder en très bon metteur en scène, a loyalement trahi l'écrivain. Sans jamais escamoter la difficulté, il a épuré sa matière de la plus heureuse façon. » [Alexandre Arnoux, *Les Nouvelles littéraires*]

« Il a choisi un mode d'adaptation qui lui permettait dans une première partie de créer l'atmosphère, ressusciter en l'accusant le milieu où l'héroïne s'est formée, d'évoquer la vie quotidienne où s'exprimait plus complètement l'esprit petit bourgeois contre lequel Thérèse est continuellement révoltée. Médiocrité, lâcheté qui se révèlent dans les détails de mise en scène auxquels alternativement participent le décor, les accessoires, les acteurs et surtout la lumière éminemment créatrice. [...] Dans la seconde partie, Jacques Feyder en vient à l'action mélodramatique sans chercher à truquer, il détaille l'odieuse et cruelle humanité des personnages. [...] C'est presque un film de l'école allemande avec un art parfait des lumières et des ombres. » [Léon Moussinac, *Panoramique du cinéma*]

« Il a réussi parce qu'il a abandonné tout ce qui alourdit le roman pour n'en conserver que le thème de l'obsession après le crime. Thérèse et Laurent se simplifient... et deviennent des espèces de héros de la sexualité, de sombres damnés trop humains. » [Bardèche et Brasillach, *Histoire du cinéma*]

« Le style plastique atteint dès la première image à une ampleur expressive, à une netteté qui s'imposent au regard et ne se démentiront pas jusqu'à l'ultime clin d'œil

de l'objectif. » [Maurice Bex, *La Volonté*]

« Zilzer a campé un Raquin étonnant, étrié au physique comme au moral et à rire, rire d'admiration obséquieuse devant le chef de bureau, rire aguiché et égrillard à l'évocation des modèles de Laurent, rire de puérilité fanfaronnade dans la barque, mais toujours rire de crétin. Mme Laurent a su faire passer dans son seul regard toute l'horreur, toute l'épouvante, toute l'atroce joie que ne pouvaient exprimer les traits figés de la paralytique. Gina Manès a créé le meilleur rôle de sa carrière. *Thérèse Raquin* fut, malgré *le Cirque* de Chaplin, le plus grand événement de la saison. » [*Der Montag Morgen*]

Sources : [BIC], [ANT]

Les Nouveaux Messieurs

5 avril 1929

Métrage : 3700 m

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario : Charles Spaak et Jacques Feyder d'après la pièce de Robert de Flers et Francis de Croisset

Assistant : Charles Barrois

Prise de vue : Georges Périnal et Maurice Desfassiaux

Aide-opérateur : Marcel Carné

Photographie : Soulat

Sous-titres : Jacques Feyder et Charles Spaak

Décors : Lazare Meerson

Tournage : préparation du 12 au 17 juin. Extérieurs : du 27 juin au 7 juillet à Brîe-Comte-Robert, Créteil, Brunoy et Paris, puis les extérieurs à l'Opéra, à Saint-Denis, au bord de la Seine, gare d'Austerlitz, au château de Biszy, etc. sont réalisés en marge des prises de vues au studio. Studio : du 7 juillet au 28 septembre à Billancourt.

Interprétation : Gaby Morlay, Henry Roussel, Albert Préjean, Arnel, Henri Valbel, Gastal, Duchange, Narley, Yvonnek, Guy Ferrant, Hamilton, Deneubourg, Narechkine, Pré fils, Volkoff, Bill Bockey, Charles Barrois

Production : Albatros et Secquana Films (Shiffrin)

Distribution : les Films Armor

Présentation : 28 novembre 1928

Sortie : 5 avril 1929, au Cinéma Paramount, à Paris en exclusivité

Résumé :

Danseuse sans grand talent, Suzanne est protégée par le comte de Montoire, politicien conservateur. Jacques, secrétaire syndicaliste, beau et jeune, tombe amoureux d'elle et une intrigue s'engage. Une grève les réunit, puis la politique les sépare. Devenu ministre, Jacques prend Suzanne sous sa protection, mais un changement de gouvernement porte le comte au cabinet. Jacques est diplomatiquement exilé et Suzanne revient à son ancien protecteur.

Notes :

Les Nouveaux Messieurs a été désigné comme le meilleur film de l'année au référendum international du quotidien berlinois *Der Deutsche*.

Avant son départ pour Hollywood, Feyder accepte de réaliser un film pour lequel il serait entièrement libre de ses mouvements. *Les Nouveaux Messieurs* est une comédie qui raille les mœurs des jeunes politiciens avec une légèreté désinvolte et irrévérencieuse. Le film souleva l'indignation des milieux parlementaires et faillit être

interdit. La version montrée en avril 1929 est amputée de nombreuses scènes « litigieuses ». [livret C.F., Cinéma-Concert]

Sitôt achevé, le film est interdit « pour atteinte à la dignité du Parlement et des ministres ». [Le Figaro] « Quoique officiellement on se refuse à dire de qui est venu l'ordre d'interdire le film, il semble que ce soit de M. Fernand Buisson, président de la Chambre des Députés » [Le Figaro]. Buisson s'était reconnu dans le président des *Nouveaux Messieurs* ; il est vrai que Feyder s'était amusé à maquiller l'acteur à son image. « Il demanda à M. Guichard, directeur de la Police municipale d'assister à la projection, à la censure, rue Montpensier, qui en accord avec M. Ginisty, décida d'interdire les représentations. » [Excelsior]

D'Amérique, Feyder essayait de sauver l'intégrité de son œuvre. De son côté, Henry Roussel qui comptait à la Chambre des amis influents, obtient l'intervention du groupe parlementaire du cinéma en faveur de la sortie du film. Le 14 décembre 1928, la commission de censure délibère à nouveau en présence de M. François-Poncet, secrétaire d'État aux Beaux-Arts. Il semble alors que l'interdiction soit définitive et d'ailleurs, ajoute le communiqué, « même si la commission avait accordé son visa, le ministre de l'Intérieur avait toujours le droit, en vertu de ses pouvoirs généraux de police, de décider que le film ne serait pas projeté en France ». Car l'interdiction ne joue que sur la France, le film passe tranquillement à l'étranger. Finalement, à quelques jours de là, tout s'arrange, Fernand Buisson est amadoué, et le film pourra sortir, mais avec des coupures, coupures d'amour-propre, semble-t-il, destinées à sauver la face, à justifier l'interdiction. On ne coupa, nous assure M. Kamenka, que vingt mètres du film et les modifications demandées portèrent uniquement sur des textes de sous-titres. [BIC]



« Jacques avait eu des idées amusantes comme l'inauguration de la cité ouvrière par le ministre qui a peur de perdre sa place et visite de plus en plus vite... Les gens qui l'accueillent marchent aussi de plus en plus vite parce qu'il est pressé de rentrer à la Chambre et de s'y défendre. Et puis alors, ce qui a été un scandale, c'est «le rêve de l'abonné de l'opéra». Une jolie idée d'ailleurs. Le député de droite très élégant, s'endort pendant un discours. Il était joué par Henry Roussel très bien, très distingué et qui s'endormait dignement... Il y a avait la droite ou la gauche, très claire ; la minorité très sombre et le centre était flou, gris... Pendant que l'abonné de l'opéra dormait, il rêvait que la Chambre était remplie de danseuses qui faisaient des entrechats, que le Président de la Chambre était aussi une ravissante danseuse, etc... Mais un huissier passait près de lui et le réveillait pour le vote alors tout redevenait comme avant, la Chambre des Députés redevenait ce qu'elle était. » [Françoise Rosay, CC n°40]

Les Nouveaux Messieurs, film muet, sortit un an trop tard, en 1929, au début du parlant. Il ne fut pas amorti.

Copie : restauration Cinémathèque française, marron et contretypage noir et blanc ; contretypage du film annonce durée 110 minutes à 20 i/s (version intégrale). Ayant droit : Cinémathèque française.

Critiques :

« Au sourire, aux ironies de MM. Flers et de Croisset, Jacques Feyder a ajouté une « atmosphère » typiquement française et le sortilège d'images mouvantes qui donnent au thème initial un développement et une portée beaucoup plus considérables. » [Vincent Brechignac, *Pour Vous*]

« Les quatre situations maîtresses des *Nouveaux Messieurs* : la classe de danse de l'opéra, le meeting à Saint-Denis, la séance à la Chambre, l'inauguration des cités ouvrières dénotent un sens du rythme et de la mesure étourdissante. » [Marcel Carné, *Cinémagazine*]

« [...] avec un joli mot de comédie on escamote l'inquiétude des spectateurs, montrez-leur au cinéma la Bourse du Travail, l'agitation ouvrière, les meetings, les manifestations, les voilà réveillés et sérieux. Il faut choisir entre le film romanesque et la franche satire de mœurs dont il faut bien reconnaître qu'elle n'est pas actuellement réalisable. [...] M. Feyder, qui répugnait à signer une amusette, a cherché un compromis qui ne pouvait le mener nulle part. » [André Lang, *La Femme de France*]

Sources : [BIC], [ANT], [MER]

Gardiens de phare

14 octobre 1929

Métrage : 2400 m

Réalisation : Jean Grémillon

Scénario : Jacques Feyder d'après la pièce de Pierre Autier et Cloquemont (pièce du Grand-Guignol)

Découpage : Jacques Feyder

Assistant : Jean Mamy, André Barsacq

Prise de vue : Georges Périnal

Décors : André Barsacq

Tournage : mai-juin 1929. Studios de Buttes-Chaumont, puis à Saint-Guénolé, l'île d'Ouessant (29), environs de Port Blanc, au large de l'île de Bréhat (22)

Interprétation : Génica Athanasiou, Gabrielle Fontan, Geymond Vital, Fromet

Production : Société des Films de Grand-Guignol

Présentation : 14 octobre 1929, au Max-Linder à Paris

Résumé :

Isolés dans un phare, deux gardiens, le père et le fils. Le fils étant atteint de la rage, le père doit le tuer.

Notes :

Revenu à Paris (après *Thérèse Raquin*), Jacques Feyder accepte d'écrire le scénario et le découpage de *Gardiens de phare*, de Jean Grémillon. Il s'agissait, en fait, comme cela est bien précisé dans une lettre du 12 mai 1928, de faire figurer le nom de Jacques Feyder sur la publicité et sur le générique.

La Cinémathèque de Bretagne possède une copie de 1660 m ainsi que la Cinémathèque française.

Sources : [GRE], [BIC], [Cinémathèque de Bretagne]

The Kiss (Le Baiser)

7 mars 1930

Métrage : 2500 m

Réalisation : Jacques Feyder

Assistant : André Chotin

Scénario : Jacques Feyder et Hans Kräly d'après l'histoire de Georges M. Saville

Prise de vue : William Daniels

Montage : Ben Lewis

Musique : William Axt

Décors : Cedric Gibbons

Costumes : Adrian

Tournage : studios Metro Goldwyn Mayer à Culver City

Interprétation : Greta Garbo, Conrad Nagel, Lew Ayres, Anders Randolph,



Holmes Herbert, Georges Davis, Jules Rancourt

Production / Distribution : Metro Goldwyn Mayer

Présentation : décembre 1929, au Capitole de New-York

Sortie : 7 mars 1930 au Madeleine, à Paris

Résumé :

Mariée à un rustre, Irène aime l'avocat Dubail mais l'écarte pour demeurer fidèle à son mari. Un adolescent, Pierre, amoureux d'Irène, sollicite un baiser qu'il reçoit, mais le mari a tout vu : bagarre, coup de feu, le mari meurt. Arrêtée pour meurtre, Irène est défendue par Dubail qui, de bonne foi, plaide le suicide. Acquittée, Irène avoue à Dubail qu'elle a tué son mari pour éviter qu'il ne tue Pierre. Ils referont leur vie ensemble.

Notes :

Titre primitif : *Jalousie*.

Le baiser fut pour Feyder une désillusion : « On avait rêvé une grande chose, on avait cédé sur le détail, on croyait bien ne pas avoir trop diminué l'œuvre... on a fait, à force de reniements de soi-même, un film américain de série. » [Jacques Feyder, *Le Cinéma notre métier*]

Négatif conservé à la Cinémathèque française et à la Métro Goldwyn Mayer.
Ayant droit producteur : Métro Golwyn Mayer

Critiques :

« Pour les prises de vues de ce film, Jacques Feyder a demandé aux techniciens de la Metro-Goldwyn de construire de nouvelles caméras, montées sur pied très bas et permettant un balancement dans tous les sens. Il saisit alors l'appareil avec autant de facilité que s'il était pendu à son cou par quelque lien invisible. Par un simple mouvement de ses mains frissonnantes, il le présente en avant, puis en arrière, se déplaçant rapidement d'une position à une autre. Il semble redouter toute prise de vues dans une position stationnaire. Grâce à ces positions étranges et à ces changements variés, il peut rendre sur un seul plan six poses diverses. Un exemple entre cent : « certains passages du film sont vus à travers l'oeil d'un détective. Feyder a tourné tous ces passages en scènes continues, l'objectif enregistrant les événements comme s'ils étaient vus par un oeil humain ; une vue par-ci, une autre par-là. » [« Feyder à Hollywood », *Cinémagazine*, n° 43, 25 octobre 1929]

« *Le Baiser* figure à divers titres dans les histoires du cinéma. C'est, en effet, tout à la fois le premier film américain de Jacques Feyder, le dernier film muet de Greta Garbo et la dernière œuvre réalisée par la Metro Goldwyn Mayer, avant que sa production ne devienne intégralement parlante. « J'ai donc – déclarait Feyder – travaillé dans le muet, alors, que tous les autres autour de moi, s'essayaient déjà au dialogue, au bruit, à la musique, et se vouaient en tâtonnant à un métier nouveau. » Ayant réussi à ne pas être obligé de se lancer, lui aussi, dans la folle aventure du parlant, Feyder en profite pour soigner tout particulièrement la photographie du film et, une nouvelle fois, c'est William Daniels, désormais chef-opérateur attitré de Greta Garbo, qui a pour mission de restituer à l'écran la beauté de « la divine ». Malgré un sujet mélodramatique parfois peu crédible, le film est plastiquement splendide. Greta Garbo témoigne d'un jeu porté à sa perfection, alors que ses partenaires sont nettement moins convaincants. Inférieur à *la Chair et le diable* ou à *Intrigues* de Clarence Brown, *le Baiser* symbolise pourtant la qualité du cinéma muet, dont la technique est plus splendide que jamais, Greta Garbo, troublante et vulnérable, étant, comme toujours, fascinante. Elle formait alors de nombreux projet avec Jacques Feyder, mais ils ne devaient se retrouver qu'une fois, lorsque le cinéaste dirigea la version allemande d'*Anna Christie*, le premier film parlant de Garbo. » [André Moreau, *Télérama*, n°1898, 1^{er} juin 1986]

« Le récit que fait la jeune femme aux inspecteurs est presque entièrement traduit par l'image : lorsqu'elle hésite, l'image hésite, des fenêtres s'ouvrent et se referment mystérieusement. Les aiguilles de la montre tremblent avant de fixer, sur le cadran, une heure exacte. » [La Revue du cinéma]

Sources : [BIC], [ANT], [Télérama n°1898, 1^{er} juin 1986]

Le Spectre vert

Mai 1930

Métrage : 2878 m (105 minutes)

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario : Yves Mirande d'après un sujet Ben Hecht

Dialogues : Yves Mirande, Frédéric Mauzens, Vincent Brion

Prise de vue : William Daniels

Son : Douglas Shearer

Décor : Cedric Gibbons

Tournage : studios Metro Goldwyn Mayer à Culver City

Interprétation : André Luguet, Jules Raucourt, Jetta Goudal, Pauline Garon, Georges Renavent, Youca Troubetzkoï, Pierre de Ramay, Lionel Belmore, Jacques Vanaire, Marcelle Corday, Arnold Knorff (Korff ?), Barrier, Emile Chautard, Georges Davis, Borden, Albert Petit, Arthur Hurni, Georgette Rhodes, André Berley, So-Jin, Eugène Stuber

Production / Distribution : Metro Goldwyn Mayer



Sortie : mai 1930 au cinéma Madeleine à Paris en exclusivité

Résumé :

Lord Montague est victime, à Londres, d'une agression. Quatre officiers de son régiment sont étranglés le même jour. Les officiers survivants, réunis au château de Lord Montague sous la protection de Scotland Yard, meurent les uns après les autres. Mais c'est une ruse de la Police qui démasque ainsi l'assassin, Lady Effra et son complice le commandant Maloy.

Notes :

Version française de *The Unholy Night* (1930), mise en scène de Lionel Barrymore avec Ernest Torrence, Roland Young, Dorothy Sebastian, Nathalie Moorhead. Il s'agit du premier film parlant français tourné à Hollywood.

Négatif à la Metro Goldwyn Mayer [BIC].

Critiques :

« Une interprétation excellente, que nous ne qualifierons pas d'homogène, à cause d'une diversité d'ailleurs drôle d'accent. » [BIC]

Sources : [BIC], [ANT], [Cédérom *Le Cinéma Français de 1929 à nos jours*]

Si l'Empereur savait ça (version française)

Olympia (version allemande)

6 novembre 1930

Métrage : 2372 m (86 minutes)

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario : Yves Mirande, Jacques Feyder, Paul d'Estournelles de Constant d'après la pièce *Olympia* de Ferencz Molnar

Dialogues français : Yves Mirande

Dialogues allemands : Léo Birinski, Henrich Fraenkel

Prise de vue : William Daniels

Son : Douglas Shearer

Costumes : Adrian

Décor : Cedric Gibbons

Tournage : studios Metro Goldwyn Mayer à Culver City

Interprétation version française : Françoise Rosay, Tania Féodor, Suzanne Delvé, André Luguet, André Berley, Georges Mauloy, Marcel André

Interprétation version allemande : Julia Serda, Nora Gregor, Théo Shall, Arnold Korff, Karl Etlinger, Anne-Marie Frey, Hans Junkermann

Production / Distribution : Metro Goldwyn Mayer (Parufumet pour l'Allemagne)

Sortie : 6 novembre 1930, au Cinéma Madeleine à Paris en exclusivité. 7 novembre 1930 à Berlin au Gloria Palast en exclusivité

Résumé :

Une station balnéaire en Autriche avant 1914. Un lieutenant est amoureux d'une princesse mais il ne peut l'épouser parce qu'il est roturier. Il se fait passer pour un escroc international et profite de la peur du scandale pour passer une nuit avec celle qu'il aime. Le lendemain, il doit partir pour ne pas nuire à l'avenir de la princesse qui sera peut-être un jour impératrice.

Notes :

Si l'Empereur savait ça n'est pas la version française et allemande d'un film américain, mais un film en double version entièrement construit par Feyder et qui n'a rien de commun avec le film américain, tiré de la pièce de Molnar, sauf le titre. La

version espagnole d'*Olympia* fut réalisée d'après la version de Feyder et non d'après le film américain. [BIC]

Version américaine *His Glorious Night* (1929) de Lyonel Barrymore avec John Gilbert, Catherine Dale Owen, Nance O'Neil, Gustav von Seyffertitz.

Version espagnole *Olimpia* ou *Si el emperador la supiera* (1930) de Carlos Borcosque avec José Crespo, Maria Alba, Elvira Maria, Carmen Rodriguez.

Dans *Le Cinéma notre métier*, Feyder, oubliant *Gribiche*, écrit : « L'Amérique a eu pour moi un autre avantage : c'est de me faire découvrir Françoise Rosay comme interprète de cinéma. Ce sont les Américains qui l'ont sollicitée, photographiée, découverte. Les opérateurs français avaient décidé qu'elle n'était pas photogénique. » Aussi étrange que cela paraisse, la véritable carrière cinématographique de Françoise Rosay a commencé grâce à ce film. [BIC]

Le titre de la version française est parfois écrit avec un « ! ». [ANT]

Négatif conservé à la Metro Goldwyn Mayer [BIC].

Critiques :

« (...) Le grotesque irrésistible des situations, la fausseté, la médisance, la non-chalance aristocratique, les « Usages » (que la bonne Bourgeoisie a si vite appris), la politesse des talons joints, des gardes à vous, des révérences, la servilité, la distinction hautaine, l'assurance d'une supériorité indiscutable rappellent irrésistiblement la « matinée musicale » de *l'Age d'or*. Comme on aimerait faire passer à travers tout cela le tombereau de *l'Age d'or* ! L'admirable dialogue d'Yves Mirande, merveille de lieux communs, d'insignifiances, de verbosité mondaine, de confusion mentale, les petites préoccupations morales ou intellectuelles de femmes oiseuses à force d'être



oisives, ces complications mesquines, cette pauvreté de vues et de réflexions, cet absolu dans le vide et dans l'étriqué font qu'on se prend à souhaiter l'entrée d'une troupe de révolutionnaires brutaux et velus, barbouillés de sueur et armés de fusils mitrailleurs.

Jacques Feyder avait su tirer d'un mauvais sujet, *les Nouveaux Messieurs*, le ridicule des moeurs parlementaires et des inaugurations solennelles dont les actualités parlantes ont magnifiquement imposé à l'esprit du public le caractère d'inconscient carnaval. Je ne crois pas pourtant que Jacques Feyder, malgré un certain humour, ait prévu le complet ridicule de tout ce « joli-monde », de ces mannequins figés dans des attitudes et des costumes immuables comme le petit doigt en l'air des vitrines de confection. Le film est en lui-même très bon, impeccable notamment au point de vue Parlant. Je reprocherai seulement à Feyder quelques plans trop recherchés.» [Jean-Paul Dreyfus (Jean-Paul Le Chanois), *La Revue du cinéma*, n° 18, 1^{er} janvier 1931]

Sources : [BIC], [ANT], [Cédérom *Le Cinéma Français de 1929 à nos jours*]

Anna Christie
23 décembre 1930

Métrage : 2700 m

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario : Franck Reicher

Adaptation et dialogues : Frances Marion d'après Eugène O'Neil

Dialogues allemands : Walter Hasenclever

Prise de vue : William Daniels

Décors : Cedric Gibbons

Costumes : Adrian



Tournage : studios Metro Goldwyn à Culver City

Interprétation : Greta Garbo, Théo Shall, Hans Junkermann, Salka Steuermann

Production / Distribution : Metro Goldwyn Mayer (Parufumet pour l'Allemagne)

Sortie : 23 décembre 1930 au Schauburg à Cologne en Allemagne

Résumé :

Abandonnée par son père à l'âge de cinq ans, Anna Christie a vécu à Saint-Paul où elle a sombré dans l'alcoolisme et la prostitution. Venue rejoindre son père à New-York et arrivant dans le bouge à matelots qui sert de lieu de rendez-vous, elle rencontre la vieille Marthy avec qui elle prend un verre. Les deux femmes sympathisent. Marthy a été la maîtresse de Chris Christopherson, le père d'Anna. Anna retrouve son père et ils recueillent sur leur péniche Matt Burke, un marin irlandais naufragé. Matt et Anna s'éprennent vite l'un de l'autre et ils visitent ensemble Coney Island. Matt insiste pour épouser Anna mais Chris y est opposé, craignant la mauvaise influence des «hommes de la mer». Anna se résout alors à avouer à son père et à l'homme qu'elle aime ce qu'a été sa vie passée. Matt part et s'embarque sur un steamer qui se rend au Cap, mais, incapable d'oublier Anna, il revient. Chris ne s'oppose plus au mariage et Anna jure qu'elle n'aimera jamais un autre homme que Matt.

Notes :

Mise en scène de la version allemande du film homonyme de Clarence Brown, sortie le 21 février 1930.

Négatif conservé à la Metro Goldwyn Mayer [BIC]. Ayant droit producteur : Metro Goldwyn Mayer.

Sources : [BIC], [ANT], [*The Internet Movie Data Base Ltd*]

Son of India (Le Fils du Radjah)

7 juin 1931

Métrage : 1237 m

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario : Ernest Vajda d'après M. Isaacs et F.-M. Crawford

Dialogues : Ernest Vaj, John Mehan, Claudine West

Prise de vue : Harold Rosson

Son : Robert Shirley

Doublage : dirigé par Claude Autant-Lara

Tournage : studios Metro Goldwyn à Culver City, le 8 janvier 1931

Interprétation : Ramon Novarro, Conrad Nagel, Magde Evans, Aubrey Smith, Marjorie Rambeau, Mitchell Lewis, John Miljan, Nigel de Brulier

Production / Distribution : Metro Goldwyn Mayer

Sortie : 7 juin 1931 à New-York. Juillet 1932 en exclusivité au cinéma Madeleine à Paris

Résumé :

Le fils du Radjah, sauvé pendant l'attaque d'une caravane par le subterfuge d'un fakir, redevient riche en vendant un diamant. Le jeune homme tombe amoureux d'une Américaine mais il renonce à elle car il sait qu'il ne peut pas l'épouser.

Note :

Négatif conservé à la Metro Goldwyn Mayer. [BIC]

Sources : [BIC], [ANT]



Daybreak (Aube)

5 décembre 1931

Métrage : 85 minutes

Réalisation : Jacques Feyder

Scénario : Ruth Cumming et Zelda Sears d'après Arthur Schnitzler

Dialogues : Cyril Hume

Prise de vue : Merritt B. Gerstad

Son : Ralph Shugart

Costumes : René Hubert

Tournage : studios Metro Goldwyn Mayer à Culver City, le 5 février 1931

Interprétation : Ramon Novarro, Helen Chandler, Jean Hersholt, C. Aubrey Smith, William Bakewell, Karen Morley, Douglass Montgomery (plus connu sous le nom de Kent Douglass), Glenn Tryon, Clyde Cook, Summer Getchell, Clara Blandick, Erwin Maxwell, Jackie Searle

Production : Metro Goldwyn Mayer

Sortie : 5 décembre 1931 aux U.S.A.

Résumé :

Willi, jeune lieutenant de la garde impériale australienne rencontre dans un hôpital une jeune fille séduisante, Laura. Il passe la nuit avec elle et la dévalise. Désespérée par l'attitude de Willi, Laura prend pour amant Schnabel. Willi va s'acharner contre Schnabel et perdre plus d'argent qu'il n'en a. Willi n'aura qu'une issue, le suicide.

Notes :

En 1966, [ANT] indiquait que ce film n'avait jamais été projeté en Europe.

Négatif conservé à la Metro Goldwyn Mayer [BIC]. Ayant droit producteur : Metro Goldwyn Mayer.

Sources : [BIC], [ANT], [*The Internet Movie Data Base Ltd*]

Le Grand Jeu

27 avril 1934

Métrage : 3110 m (120 minutes)

Réalisation : Jacques Feyder

Assistants : Marcel Carné, Charles Barrois

Scénario : Charles Spaak et Jacques Feyder

Dialogues : Charles Spaak

Montage : Jacques Brillouin

Prise de vue : Harry Stradling, Maurice Forster

Musique : Hans Eisler

Son : H. Storr

Décors : Lazare Meerson

Tournage : Extérieurs au Maroc, 30 septembre, Casablanca ; 4 octobre Marrakech et alentours ; 7 au 17 octobre, Agadir au lieu dit le Pas-de-Porte, route de la Casbah, palais de la Bahia, etc. ; 18 octobre sur le «Marrakech» ; en France, 28 novembre au Bois de Boulogne, 5 décembre à Saint-Cloud. Studio : du 24 octobre au 9 décembre aux studios Eclair et Tobis à Epinay

Montage : Janvier 1934

Enregistrement : Tobis Klang Film

Interprétation : Marie Bell (avec Claude Marcy qui prête sa voix à Marie Bell dans le rôle d'Irma), Line Clévers, Olga Velbria, Françoise Rosay, Simone Cerdan, Maryse Wendling, Pierre Richard-Willm, Charles Vanel, Georges Pitoëff, Camille Bert, Pierre de Guingand, André Dubosc, Pierre Larquey, Nestor Ariani, Louis Florencie, Jacques Normand, Geno Ferny, Pierre Labry, Guérard, Frédéric, Henri Chomette, Jean-François Martial

Production : Films de France

Présentation : 17 avril 1934 au Marignan-Pathé à Paris

Résumé :

Pierre, qui a commis quelques détournements pour les beaux yeux de sa maîtresse Florence, doit s'exiler pour échapper au déshonneur. Il s'engage dans la Légion étrangère où il est poursuivi par le souvenir de Florence. Il croit la retrouver dans une chanteuse de boui-boui, Irma, brune et amnésique. Est-ce Florence ? Elle a une autre voix... Mme Blanche, tenancière aux idées larges d'un hôtel modeste et borgne, et son mari Clément, abritent les amoureux. Pierre surprend Clément trop empressé auprès d'Irma et le tue. Héritier d'un oncle, Pierre va regagner l'Europe avec Irma mais, à Casablanca, il tombe sur Florence qui se refuse à renouer avec le passé. Pierre envoie Irma en Europe avec sa fortune, en lui faisant croire qu'il va la rejoindre. Il signe un nouvel engagement à la Légion, et le grand jeu que lui fait Mme Blanche annonce sa mort prochaine.

Notes :

L'utilisation de Claude Marcy, renforce encore l'ambiguïté du double rôle, puisqu'elle est aussi l'habituelle doublure vocale de Greta Garbo.

Le contrat de Feyder avec la Metro Goldwin Mayer prévoyait un séjour de six

mois en France et la possibilité pour Feyder de réaliser un film pendant ce congé. Le 8 août 1931, Feyder arrive à Paris, avec l'espoir de mettre en scène son premier film français parlant. Il signe, en septembre, avec Pathé-Nathan. Les corporatifs sont remplis de pages de publicité consacrée à 1940, film d'anticipation sur un scénario de Charles Spaak et Feyder, où Françoise Rosay devait jouer le rôle d'une femme députée. Mais 1940 ne vit jamais le jour. Feyder, après avoir refusé de tourner en opéra filmé *la Tosca* et *l'Amour à l'américaine*, avec Spinelly, retourne en Amérique avec le vain espoir d'y diriger *la Rouille rouge* et *les Taureaux noirs* pour Greta Garbo. Puis de retour en France, le projet lancé par Gallimard de tourner *Madame Bovary* avorte lui aussi. C'est alors que Feyder accepte la proposition des Films de France, de tourner un scénario de son choix, *le Grand Jeu*. [BIC]

« *Le Grand Jeu* que je tourne en France prend, en réalité, sa source en Amérique. Avant mon retour, il avait été question pour moi de réaliser : *Comme tu me veux*, de Pirandello, avec Greta Garbo... J'avais imaginé de donner une autre voix que la sienne à Greta Garbo pour une partie de son rôle et de tirer ainsi d'un procédé technique généralement assez odieux, un effet particulier et un mode d'expression dramatique. Je dus, devant l'obstination d'Hollywood, renoncer à mon projet, mais ces discussions m'avaient procuré le temps et l'occasion d'approfondir un difficile problème, m'y avaient attaché. [...] De ces méditations est né *le Grand Jeu*, où le même personnage conserve la même apparence physique mais possède deux timbres de voix. » [Jacques Feyder, *Le Cinéma notre métier*]

Le Grand Jeu fut quelque peu mutilé par la censure, entre autres coupures, celle d'une phrase : « Les riffains défendent leur terre. » [BIC]

En 1953, Robert Siodmak signa une nouvelle version, en couleurs, avec Jean-Claude Pascal, Arletty et Gina Lollobrigida.



Copie : restauration SAFDL, contretype noir et blanc 3261 m, son médiocre, le film annonce n'est pas encore restauré. Ayant droit producteur : Pathé.

Critiques :

« Outre une heureuse utilisation du doublage (dans le rôle de Florence, Marie Bell a gardé sa propre voix, dans celui d'Irma, Claude Marcy lui a prêté la sienne, cette distinction souligne habilement leur différence derrière une apparente identité), l'intérêt du film est dans la peinture assez *réaliste* de la vie coloniale. L'atmosphère des bistrots à soldats, l'abrutissement sous la chaleur étouffante, la recherche de l'oubli qui caractérise le mythe des ratés et des déclassés, tout cela a été rendu avec soin et mieux encore tout ce qui retrace la vie des légionnaires qui ne tient qu'au hasard des barouds. » [Jean Mitry, *Histoire du Cinéma*, tome 4, 1930-1940, Éditions Jean-Pierre Delarge, Paris, 1980]

« C'est à travers des personnages que le film se charge d'une modernité qui annonce la désespérance existentielle du *Quai des Brumes* ou du *Jour se lève...* Le décor où ils évoluent, espace clos entre le bar et les banquettes de moleskine, la table poisseuse dans un recoin d'ombre se charge des signes d'une fatalité dont nous savons qu'elle est sans issue. » [Jean-Pierre Jeancolas, *Quinze ans d'années trente*, Éditions Stock, Paris, 1983]

« Malgré l'outrance de sa situation mélodramatique, le film contient une bonne peinture des milieux coloniaux. Plus que le couple interprété par Pierre Richard-Willm et Marie Bell, le film fut dominé par Françoise Rosay et Charles Vanel, un ménage de cabaretiers vieillissants établi aux confins du désert. La nostalgie, la déchéance dominant les meilleures scènes du film dans une étouffante arrière-boutique où Françoise Rosay tire la bonne aventure à des légionnaires cafardeux. » [Georges Sadoul, *Le Cinéma français*, Éditions Flammarion, Paris, 1962]

Sources : [HCF], [BIC], [ANT], [MER]

Pension Mimosas

18 janvier 1935

Métrage : 3000 m (109 minutes)

Réalisation : Jacques Feyder

Assistants : Marcel Carné, Ary Sadoul

Scénario : Charles Spaak et Jacques Feyder

Dialogues : Charles Spaak

Chef opérateur : Roger Hubert

Prise de vue : Forster, Brun

Musique : Armand Bernard

Son : Hermann Storr

Montage : Jacques Brillouin

Décor : Lazare Meerson

Tournage : 13 août – 30 septembre 1934, Studio Tobis à Epinay. Extérieurs : 19 septembre Paris avenue Hoche, 19 septembre Joinville, quai Beaubourg. Côte d'Azur du 3 au 9 octobre à Menton, La Turbie, Nice, etc.

Montage : novembre 1934

Interprétation : Françoise Rosay, Lise Delamare, Arletty, Ila Meery, Nane Germon, Sylviac, Hélène Manson, Germaine Reuver, Jenny Burnay, Roseraie, Paul Bernard, André Alerme, Bernard Optal, Paul Azaïs, Jean Max, Raymond Cordy, Pierre Labry, Georges Prieur, Jean Kolb, Maurice Lagrenée, Pierre Ferval, Eddy Debray, Jean Daurand, Benda, Roger Puylagarde, Pierre Athon, Jacques Feyder

Production : Société des Films Sonores Tobis (Charles-Félix Tavano directeur de production)

Distribution : Tobis Distribution

Présentation : 8 janvier 1935 à Paris au cinéma Colisée

Sortie : 18 janvier 1935 à Paris au cinéma Colisée en exclusivité

Résumé :

Propriétaires de la pension « Les Mimosas », sur la Côte d'Azur, les Noblet, sans enfant, ont recueilli le jeune Pierrot qu'ils élèvent pendant que son père purge une peine de prison. Mais le père sort et reprend son fils. Dix ans plus tard, Pierre, installé à Paris, extorque comme il le peut de l'argent à ses anciens parents adoptifs. Il est devenu une sorte de gangster. Mme Noblet le fait venir aux « Mimosas » et se prend pour lui d'une tendresse un peu trouble. Pour lui plaire, elle invite même sa maîtresse Nelly. Une rivalité oppose les deux femmes, tandis que Pierre accumule les dettes. Mme Noblet prévient l'ancien protecteur de Nelly, celui-ci vient la reprendre. Désespéré, Pierrot se suicide, tandis que sa marraine gagne au casino de quoi payer les dettes de son protégé.

Notes :

Jacques Feyder interprète le rôle d'un astucieux vendeur d'automobiles, puis celui d'un orateur véhément à la tribune de la chambre.

Sylvia, comédienne du « Théâtre Libre » d'Antoine, est la mère de Françoise Rosay.

Arletty : « J'avais un rôle de parachutiste, je n'avais qu'une scène, j'ai oublié avec qui c'était, mais je ne pense pas que ce devait être avec Rosay. Je fais donc la connaissance de Jacques Feyder, j'ai signé parce que c'était Jacques Feyder, j'étais séduite par son talent et sa valeur. C'était vraiment un grand personnage. Ah oui, une grande allure. Comme homme, un superbe play-boy et en même temps un immense talent que l'on connaît pour tout ce qu'il a fait. Et puis, je retrouvais un camarade de théâtre



que j'aimais bien qui était Paul Bernard et puis Lise Delamare qui faisait ses débuts au cinéma. Et puis, il y avait surtout, comme premier assistant, Carné, et nous nous sommes connus là... Nous avons sympathisé dès cette rencontre, ça n'a pas été long parce que mon rôle de parachutiste, ça a été rapidement fait, mais on a sympathisé tout de suite. C'est là aussi que j'ai rencontré Roger Hubert pour la première fois. C'est vraiment un homme que j'ai admiré, dont on ne parle pas comme on devrait, il a fait de si beaux films. Ça a été un des pus grands chefs opérateurs français. »

Copie : restauration Cinémathèque française, contretypé noir et blanc. Ayant droit : Films Ariane.

Critiques :

« *Pension Mimosas* est fortement représentatif d'une sensibilité d'artiste et d'un idéalisme qui s'était déjà révélés dans *l'Image*. » [Léon Moussinac]

« Bien que tout ne soit pas parfait dans ce film, on peut dire que le cinéma nous a rarement montré un personnage humain et vivant aussi complexe que celui de l'héroïne tel que l'incarne Françoise Rosay, avec une intelligence et un art si merveilleux. Dans l'ensemble, il reste un peu trop fait pour le grand public et emprunte extérieurement à la technique du boulevard, mais quelles que soient ses lacunes, il faut bien revenir au mérite essentiel de Jacques Feyder. On retrouve chez lui ce qui avait déjà séduit dans *Crainquebille*, une simplicité qui ne sert que mieux la révélation souvent profonde, grâce au jeu des interprètes du drame psychologique, dont les images nous présentent et nous suggèrent le développement. » [Bardèche et Brasillach, *Histoire du cinéma*]

Sources : [HCF], [BIC], [ANT], [MER]

La Kermesse héroïque

1^{er} décembre 1935

Métrage : 3100 m (115 minutes)

Réalisation : Jacques Feyder

Assistants : Marcel Carné et Jacques Barrois

Scénario : Charles Spaak et Jacques Feyder d'après une nouvelle de Charles Spaak

Dialogues version française : Bernard Zimmer

Dialogues version allemande : A. Rabenalt

Prise de vue : Harry Stradling assisté de Louis Page et de André Thomas

Musique : Louis Beydts

Son : Hermann Storr

Décors : Lazare Meerson assisté d'Alexandre Trauner et de Georges Walkhevitsh

Conseiller historique : M. Sterling (Conservateur du Musée du Louvre)

Costumes : Georges K. Benda exécutés par J. Muelle

Tournage : Voyage d'études en Belgique, construction des décors commencée en juillet 1935. Intérieurs et extérieurs : Studio d'Epinay, d'août à octobre 1935.

Montage et sonorisation : novembre 1935

Montage : Jacques Brillouin

Interprétation : Françoise Rosay, Jean Murat, André Alerme, Micheline Cheirel, Bernard Lancet, Alfred Adam, Louis Jouvet, Lyne Clévères, Ginette Gaubert, Maryse Wendling, Marguerite Ducouret, Arthur Devère, Pierre Labry, Marcel Carpentier, Alexandre D'Arcy, Claude Saint-Val, Delphin, Roger Legris, Bernard Optal, Raphaël Medina, Enrico Glory, Rolla Norman

Enregistrement : Tobis Klang Film

Production : Société des Films Sonores Tobis (Directeur de production Pierre Guerlais pour la version française et Hans Nerking pour la version allemande)

Distribution : Tobis Distribution

Présentation : 3 décembre 1935 au Marignan à Paris

Sortie : 1^{er} décembre 1935 au Marignan à Paris, 16 janvier 1936 au Kaptitol à Berlin

Résumé :

Dans les Flandres en 1616, une petite ville se prépare à fêter sa kermesse ; la voici prise de panique à l'annonce de l'arrivée des Espagnols. Le Bourgmestre se voit déjà mis à la torture et décide de contrefaire le mort. Heureusement les femmes, parées de leurs plus beaux atours, vont au devant des soldats et les reçoivent magnifiquement. Prisonnier de sa supercherie, le Bourgmestre voit sa femme courtisée par le Duc et sa fille obtenir de lui la main du jeune peintre qu'elle aime. Au matin, les Espagnols quittent la ville après l'avoir exemptée d'impôts. Le Bourgmestre est acclamé.

Notes :

Titre version allemande : *Die Klugen Frauen*. Avec Françoise Rosay, Paul Hartmann, Will Dohm, Charlott Daubert, Albert Lieven, Paul Westermeier, Wilhelm Holsboer, Carsta Loegk, Paul Wolka Walker, Wolfgang Klein, Werner Scharf, Heintz Forster Ludwig, Wilhelm Gombert, Hans Henninger, Erika Helmke, Trude Marlen.

Récompenses : Grand Prix du Cinéma Français en 1936, Coupe de la meilleure réalisation à la IV^{ème} Mostra Internazionale d'Arte Cinematografica de Venise en 1936, Grand Prix du Cinéma International en 1936 décerné par les critiques japonais, Prix du meilleur film de l'année du National Board of Review of Motion Picture à New-York en 1936 ainsi que deux Oscars à Hollywood.

En Belgique, la projection du film souleva, dans certains milieux flamands, des



protestations qui provoquèrent une interpellation à la Chambre, demandant l'interdiction du film. Cette demande fut rejetée. Il fut cependant interdit à Bruges. [HCF]

Feyder fait très souvent, et de façons diverses, référence aux peintures flamandes de Brueghel et de Rubens.

Le film se déroule tout entier dans une ville artificielle construite par Lazare Meerson aux Studios d'Épinay et dans laquelle évoluent parfois jusqu'à 400 figurants. [BIC] « Décors si naturels qu'ils ne sortent jamais de leur rôle de décors. Et cette ville nous donne à la fois des impressions directes de nature et des émotions transposées, tour de force qui consiste à nous maintenir constamment dans la vie et dans la fiction, dans l'observation quotidienne et dans la toile de Musée. » [Emile Vuillermoz]

« Le lendemain de la première mondiale aux Champs-Élysées, la presse parisienne se montra très fraîche et pleine de réserve. Un petit hebdomadaire s'efforça même de démontrer que c'était là un film d'inspiration nazie [Il s'agit de *La Flèche* sous la plume d'Henri Jeanson]. Mais au bout de quelques jours, les recettes montèrent en flèche. L'ouvrage plaisait au public et à tous les publics comme l'a démontré la suite. Berlin fit à l'ouvrage un accueil triomphal. » [Jacques Feyder, *Le Cinéma notre métier*]

Après *la Kermesse héroïque*, la Tobis française voyait ses capitaux immobilisés. Elle entra en pourparlers avec Korda pour la réalisation dans les décors intacts de *la Kermesse* d'une version anglaise avec Laughton. Les pourparlers n'aboutirent pas, mais London Film, saisissant l'occasion, s'assure successivement le concours de Meerson, Périnal, Clair et Feyder.

Copie version avec acteurs français : restauration SAFDL, contretype noir et blanc et négatif son 3203 m d'après un marron nitrate + film annonce 165 m d'après une copie d'époque + film annonce 110 m d'après un contretype d'époque. Ayant droit : Les Films Ariane

Copie version avec acteurs allemands : restauration SAFDL, marron et contretype noir et blanc incomplets (manque 4 m) 2468 m et positif son et négatif son incomplets (manque 4 m) 2468 m d'après un contretype nitrate. Ayant droit producteur : Transit Films

Copie : présentation en allemand du film par Jacques Feyder et Françoise Rosay, restauration SAFDL, 76 m d'après le négatif original. Ayant droit : Transit Film.

Critiques :

« Comme dans tous les films muets, c'est le détail qui fait tout le prix de ce film. Jacques Feyder vient de nous donner son chef d'œuvre. » [Emile Vuillermoz]

« Pour y parvenir, M. Feyder s'est pénétré d'une foule de détails (plus de 10 000 documents consultés) de tout ce qui chez les maîtres [flamands] était l'observation directe des mœurs, des attitudes, des physionomies. Il est surtout allé beaucoup plus loin que ce pittoresque d'époque, il est arrivé à suggérer jusqu'à la facture des chefs d'œuvre... Il a pétri tous ses comédiens de l'esprit d'un Franz Hals, d'un Rubens. Dans *la Kermesse héroïque*, la transposition est constante du premier au dernier mètre et cependant rien qui sente moins que *la Kermesse* la boutique d'antiquités. Le film ne cesse pas d'être pictural. Et ce tour de force est réalisé sans que le cinéma perde une seule fois des ses prérogatives. [...] Le mouvement est continu, la caméra surprenante d'agilité, d'ubiquité. » [François Vinneuil, *L'Action Française*]

« Ce que je goûte le moins, c'est le côté farce du film appuyé par le Bourgmestre et ses échevins, trop timidement traité dans les scènes entre les jeunes amoureux dont la niaiserie est plus gênante que comique... » [Le Journal de la Femme]

« En fait ce film est très difficile à jouer, car nos acteurs ne sont guère habitués à ce ton de farce truculente qu'il leur faut conserver ici de bout en bout. On ne voit pas

qui aurait fait mieux que la troupe rassemblée par Feyder, mais on voit bien que son jeu n'approche pas la perfection que, dans leur domaine, le décorateur et le costumier ont atteinte. » [*L'Écho de Paris*]

Sources : [HCF], [MER], [BIC], [ANT]

Knight without Armour (Le Chevalier sans armure)

2 septembre 1937

Métrage : 2500 m [ANT], 2933 m [BIC] ((90 minutes V.F. [ANT], 108 minutes V.O.)

Réalisation : Jacques Feyder

Assistant : Imlay Weit

Scénario : Frances Marion d'après le roman de James Hilton

Découpage et dialogues : Arthur Wimperis, Lajos Biro

Effect man : Ned Mann

Conseillers techniques : Zinoief, Roman Gul

Prise de vue : Harry Stradling, J. Cardiff assistés de Bernard Brown et de Halfdan Wallers

Musique : Mikles Reka

Son : Haggi

Décors : Lazare Meerson

Costumes : Georges K. Benda

Tournage : Studios de Denham, près de Londres ; Buckinghamshire, le 16 septembre 1936

Interprétation : Marlène Dietrich, Robert Donat, John Clement, Ray Petrie, Irène Vanlurgh, Herbert Lomas, Austin Trevor, Basil Gill, David Free, Fred Cullery, Laurence Haurey, Miles Malison, Dorice Forched, Franklin Kelsey, Laurence Baskomb, Lynn Harding, Raymond Huntley

Production : London Film – Alexandre Korda (directeur de production D. Cummingham)

Distribution : United Artists

Sortie : 20 septembre 1937 au London Pavillion à Londres. Sortie en exclusivité le 2 septembre 1937 à l'Avenue à Paris

Résumé :

En 1913, la comtesse Alexandra quitte l'Angleterre pour rejoindre Saint-Pétersbourg où elle sera présentée à la cour. Le jeune Michel, journaliste, gagne la Russie. « Persona non grata », Michel passe sous un autre nom à l'Intelligence Service et s'introduit dans les cellules communistes. Un attentat est perpétré contre le cortège nuptial d'Alexandra et Michel arrêté est déporté en Sibérie pour complicité.

1917 : Le domaine d'Alexandra est envahi par les révolutionnaires. Arrêtée, Alexandra doit être conduite à Petrograd. Michel, revenu de Sibérie et devenu adjoint du Commissaire du Peuple, est chargé de l'y conduire. Naissance de l'amour entre les deux jeunes gens. Alexandra repasse chez les Blancs où elle est choyée, puis à nouveau reprise par les communistes, elle s'évade grâce à la complicité de Michel et avec lui. Poursuivis, ils échappent aux Rouges. Ils prennent le train pour Kazan, mais la ville est occupée par les révolutionnaires. Ils sont suspectés et invités à prendre le train sous escorte. Leur convoyeur les reconnaît mais les aide à fuir, puis se suicide. Les amoureux sont sains et saufs sur un bateau anglais.

Notes :

Dans *le Chevalier sans armure*, Feyder aidé de Meerson a réalisé un tour de force



encore plus grand que dans *la Kermesse héroïque*, en reconstituant au studio les paysages, les villes, l'atmosphère de la Russie, ce que personne n'avait réussi encore à faire jusqu'alors en occident. [BIC]

Le roman de James Hilton qui sert de point de départ au film est centré sur le personnage d'un journaliste anglais pendant la révolution russe et qui rencontre, à peine, une princesse russe Alexandra. C'est ce dernier personnage qui sera surtout développé dans le film pour employer Marlène Dietrich. [CC n°40]

« Marlène Dietrich a beaucoup de charme. Elle en use avec une étonnante virtuosité. Elle connaît admirablement son métier. Comme, naturellement, elle ne tourne que des films Marlène Dietrich, elle n'est préoccupée que d'une seule chose, c'est que le film reste bien un film Marlène Dietrich. » [CA]

Copie : Cinémathèque française

Critiques :

« Pour 70 000 livres sterling, on nous montre Marlène allongée sur un lit de gazon et sous un lit de feuillage, Marlène prenant un bain chaud savonneux dans une baignoire, Marlène prenant un bain froid dans la nature, Robert Donat en Rouge, puis, en Blanc, enfin en rouge-blanc-bleu (couleur du drapeau britannique), John Clements en Commissaire du Peuple oubliant ses devoirs, et du matériel ferroviaire anglais soigneusement maquillé en wagons et en locomotive tsaristes. Le tout coûte 250 000 livres sterling et pour le faire on n'a pas hésité à faire venir le metteur en scène de *la Kermesse héroïque* et des quatre coins du monde une scénariste américaine, un compositeur hongrois, un conseiller technique russe, un ingénieur du son turc et j'ignore si le décorateur est anglais. Pourtant au regard de la loi, c'est un film britannique. » [Eliot, *New Word Film*]

« Dietrich film is a bit of every film. » [*Closed up*]

« *Knight without Armour*, c'est la fin anémique de Marlène Dietrich. Son manque

de respect pour tout ce qui n'est pas elle-même et sa beauté l'a perdue. J'en suis attristé pour Feyder, il réussit à nous prouver qu'il est envers et contre tout un grand directeur. Comme il sait parer son atmosphère, étudier les détails, animer les masses, colorer sa description de la révolution. » [Basil Wright, *Sight and Sound*]

Sources : [MER], [BIC], [ANT]

Les Gens du voyage (Fahrendes Volk)

4 mars 1938

Métrage : 2933 m (108 minutes)

Réalisation : Jacques Feyder

Assistants : Louis Chavance et André Roanne (version française) ; Habenalt (version allemande)

Scénario : Jacques Viot et Jacques Feyder

Dialogues : Bernard Zimmer

Prise de vue : Franz Koch, Josef Illig

Musique : Wolfgang Zeller

Son : Friedrich Wilhelm [HCF], Dustmann [BIC]

Décor : Jean d'Eaubonne et Fritz Maurishat

Costumes : Georges K. Benda [HCF], Muelle [BIC]

Tournage : des deux versions en Allemagne. Extérieurs aux environs de Munich. Studios de la Bavaria, à Geiselgasteig

Montage : Roger Spiri-Mercanton

Interprétation : Françoise Rosay, André Brulé, Guillaume de Saxe, Mary Glory, Sylvia Bataille, Louise Carletti, Fabien Loris, André Roanne, Mme Siame, Daniel Mendaille, Yvonne Gall, Georges Prieur, Gustave Hamilton, Aimos, André Nicolle, Génin, Roger Legris, André Siméon, André Conti, Marie-Louise Herrouett,



Micheline Francey, Madeleine Sologne, Victoria Carletti, Pamela Stirling, Jane Pierson, Pierre Labrique, Yves Deniaud, Lacroix, Charles Barrois, Lucien Walter, Alfred Adam, Robert Ozanne, Pierre Athon, Horace Davault, René Stern, Edmond Beauchamp, Marcel Duhamel, Hugues Wanner

Enregistrement : Tobis Klang Film

Production : Films Sonores Tobis

Distribution : Régina (pour la France), Tobis Filmverleih (pour l'Allemagne)

Sortie : 4 mars 1938 au cinéma Marignan à Paris

Résumé :

Un cirque ambulant. La dompteuse Flora y produit un numéro avec des tigres. Son fils Marcel est l'amant d'Yvonne, une des filles du patron. Fernand, le père de Marcel, évadé de Cayenne, gagne le cirque où il est engagé comme ouvrier. Mais Marcel ignore qu'il est son père... Il veut fuir avec Yvonne, mais part seul : Yvonne est envoyée par son père chez une tante. Fernand, rejoint par des compagnons de bagne, se rend complice d'un hold up contre le cirque et provoque une panique dans la cage aux tigres, Flora est blessée. Sommé par Flora de quitter le cirque, Fernand rejoint Marcel et le convainc de rejoindre sa mère, ce qui vaut au bagnard évadé d'être rejoint par la police et abattu. Yvonne, enceinte, a rejoint clandestinement la loge de Flora où elle accouche d'un garçon.

Notes :

Titre version allemande : *Fahrendes Volk*. De Jacques Feyder, avec Françoise Rosay, Hans Albers, Herbert Hubner, Camilia Hern, Irène Von Meyendorff, Ulla Gauglitz.

Françoise Rosay dans un interview réalisé le 5 avril 1966 par Victor Bachy parle assez longtemps de son rôle de dompteuse. [CC n°40]

Copie version avec acteurs français : restauration Cinémathèque française, contretypage noir et blanc d'après un marron nitrate 3455 m. Ayant droit producteur : les Films Ariane.

Copie version avec acteurs allemands : restauration SAFDL, contretypage image et négatif son 2658 m avec sous-titres japonais d'après une copie d'époque de la Cinémathèque française.

Critiques :

« On devine bien que Jacques Feyder n'a cherché dans cette histoire qu'un prétexte à traduire en images la vie intérieure d'un grand cirque ambulant. Dans la première partie, tout ce pittoresque du cirque est traduit là comme il ne le fut jamais à l'écran depuis Chaplin. » [Roger Régent, *Pour Vous*]

« Jacques Feyder rend ce décor présent sans jamais insister mais à l'intérieur de ce décor il fallait bien installer une histoire. Elle est confuse, facile et jamais passionnante. » [Pierre Bost, *Vendredi*]

« Si l'anecdote avait été mise en scène par tout autre que l'auteur du *Grand Jeu*, sa pauvreté, sa banalité seraient certainement flagrantes. » [François Vinneuil, *L'Action Française*]

« Je l'ai (J. Feyder) entendu dire un jour que, pour composer un bon film, il fallait d'abord un milieu, une atmosphère, puis une histoire un peu grosse autant que possible, et se rapprochant du feuilleton, enfin une exécution méticuleuse, raffinée où la bande se réalise dans sa plénitude... *Les Gens du voyage* correspondent exactement à ce programme. » [Alexandre Arnoux]

« Jacques Feyder tourna ce film en 1937, dans les studios de Munich en deux versions, française et allemande. Seule, Françoise Rosay tint le même rôle dans les deux versions. Les circonstances de la production et la volonté de satisfaire aux goûts de deux publics différents peuvent expliquer l'aspect quelque peu mélodramatique du

scénario, les conventions de certaines situations. Mais, fidèle à sa conception réaliste des milieux sociaux, Feyder a su, le plus souvent, dépasser l'anecdote en montrant la vraie vie des gens du cirque, le cheminement de la caravane sur les routes, le montage du chapiteau, les numéros. *Les Gens du voyage* n'est pas son meilleur film, la fin est même complètement ratée. La distribution n'est pas homogène. André Brulé, acteur de boulevard, joue avec outrance (Hans Albers, dans la version allemande, était le bon personnage), Louise Carletti débute dans un rôle de chipie, Sylvia Bataille écope de tous les malheurs avec une mine de chien battu. Fabien Loris, autre débutant, impose une curieuse personnalité. Quant à Françoise Rosay, elle se taille facilement, si l'on ose dire, la part du lion, en refusant d'être doublée pour les scènes où la dompteuse affronte les fauves. Sa Flora est grandiose. » [Jacques Siclier, in Cédérom *Le Cinéma Français de 1929 à nos jours*]

Sources : [HCF], [BIC], [ANT], [Cédérom *Le Cinéma Français de 1929 à nos jours*]

La Loi du Nord

7 mars 1942 (version censurée) – 1945 (version intégrale)

Métrage : 2800 m (110 minutes)

Réalisation : Jacques Feyder

Assistants : Charles Barrois, Maurice Bayet

Scénario : Alexandre Arnoux et Jacques Feyder d'après le roman *Telle qu'elle était de son vivant* de Maurice Constantin-Weyer

Dialogues : Alexandre Arnoux

Prise de vue : Robert Hubert assisté de Jean Charpentier, Paul Fabian et Jean Louis

Musique : Louis Beydts

Son : Emile Lagarde, Paul Duvergé

Conseiller : Paul-Emile Victor

Décor : Jean d'Eaubonne et Raymond Gabutti

Tournage : extérieurs 27 janvier 1939, en Savoie, puis en Suède en Laponie, au nord de Kiruna, puis à Arcy-sur-Cure (scène de la grotte), Villars de Lans, Corrençon (Vercors), dernières prises de vues à la mer de glace près de Chamonix. Studios : Saint-Maurice à Paris

Interprétation : Michèle Morgan, Arlette Marchal, Marcelle Praince, Marguerite de Morlaye, Yvonne Yma, Marthe Alysia, Jane de Carol, Pierre Richard-Willm, Charles Vanel, Jacques Terranne, Max Michel, Youca Troubetzkoï, Jean Brochard, Fabien Loris, Henri Guisol, Jean Bradin, Jean Wall, Georges Marceau, Marcel Duhamel, Robert Moor, Victor Vina, Robert Ancelin, Robert Seller, Manuel Gary, René Worms, Edouard Francomme, Lucien Coëdel

Production : Adolphe Osso (Directeur de production : Roland Tual)

Distribution : Adolphe Osso puis Discina

Sortie : 7 mars 1942 au cinéma Madeleine à Paris sous le titre *la Piste du Nord* avec d'importantes coupures (titre imposé par Vichy). Sortie en 1945 en version intégrale.

Résumé :

Robert Shaw a abattu l'amant de sa femme. Interné dans un institut psychiatrique, il s'en évade et fuit vers le Nord avec sa secrétaire Jacqueline. Se faisant passer pour cinéaste, ils s'enfoncent toujours plus avant dans le Nord, sous la conduite d'un jeune négociant en fourrures, Louis. Ils se pressent car ils veulent précéder

l'avis de police qui signale leur présence et demande leur arrestation. Louis est troublé par Jacqueline. Arrivés à un poste isolé tenu par le Caporal Dal, ils en repartent bientôt pour le grand désert blanc. Avisé par un télégramme de la police, Dal se lance à leur poursuite et après de multiples péripéties, les rejoint. Les trois hommes, liés par le danger à surmonter, sont tous trois amoureux de Jacqueline. Sur le chemin du retour Jacqueline meurt, non sans avoir avoué à Louis qu'elle l'aime et fait croire à Robert qu'il a été son seul amour.

Notes :

Après avoir pensé mettre en scène une pièce de Bourdet, puis *la Rouquine*, enfin un scénario de Charles Spaak, *les Enfants de la Marine*, pour le compte du producteur Vandal, Feyder accepte de réaliser pour Adolphe Osso *Telle qu'elle était de son vivant*, de Constantin-Weyer, le seul de ses films parlants réalisés en France où Françoise Rosay ne joue pas. [BIC]

Pendant le tournage, l'équipe fête les 18 ans de Michèle Morgan.

La Loi du Nord fut sélectionné en 1939 pour le premier festival de Cannes, annulé pour cause de guerre. André Paulvé fit lever le sequestre sur la copie et le film sortit en 1942 sous le titre *la Piste du Nord* (Sources : Mme Osso-Fontaine)

«Ce film dont le thème avait été approuvé lors de sa mise en chantier par toutes les censures internationales a été pris de vitesse par d'imprévisibles bouleversements avant sa parution en public. Terminé la veille de la guerre, il a dormi pendant trois ans dans les coffres de la censure mais a pu être finalement représenté avec succès en France, malgré les sévères amputations qui ont conditionné sa sortie.» [Jacques Feyder, *Le Cinéma notre métier*]

La Loi du Nord achevé, Feyder travaille avec Bernard Zimmer au scénario de *Fonds secrets* pour la société Lumen. Régina devait distribuer le film et Françoise Rosay en être la principale interprète. L'invasion le surprend à Gambais. Il passe en zone sud où les Allemands lui proposent, s'il signe avec la Continentale, d'oublier les



émissions anti-allemandes de Françoise Rosay. Il refuse, s'installe en Suisse en 1941 et met en scène *Une femme disparaît*. [BIC]

Françoise Rosay : « [...] il a tourné *la Loi du Nord* avec Michèle Morgan et un pauvre garçon, Jacques Terrane, dont c'était son premier film [en France] et qui était beau comme un Dieu. C'était le petit-fils de Feydeau et il a été tué pendant la guerre par un officier français pétainiste. [Charles Ford dit sans autre précision qu'il a été tué en 1942 sur le front de Syrie] », [CC n°40]

Copie : contretypage noir et blanc en dépôt de service. Reste à faire : un marron à restaurer d'après le négatif original, la restauration du film annonce. Ayant droit producteur : Mme Osso-Fontaine, les Films Ariane, Greenwich Films.

Critiques :

« Après *les Gens du voyage*, Jacques Feyder entreprit ce film avec beaucoup de soin, cherchant en particulier le réalisme des équipages avec chiens de traîneaux et de la vie dans le Grand Nord canadien. Des extérieurs furent tournés à Villars de Lans et dans les grottes d'Arcy sur Cure mais Feyder obtint aussi de ses producteurs un déplacement en Suède. D'où l'authenticité de l'atmosphère de ce voyage dans la neige et les difficultés, qui donne au film un aspect drame d'aventures. *La Loi du Nord* n'en est pas moins une subtile étude de caractères. Feyder s'était attaché ici, comme dans ses œuvres précédentes, à la vérité des rapports humains. Après un adultère mondain et un crime passionnel (l'exposition du film, qui met tout en situation par des plans nerveux, est restée un modèle), l'action se déplace vers le personnage de Michèle Morgan (douce, belle, émouvante, transformée par rapport à *Quai des brumes*) que trois hommes vont aimer et chercher à protéger en pleine solitude des neiges et des montagnes. *La Loi du Nord* avait été choisi pour le Festival de Cannes 1939... » [Jacques Siclier, Cédérom *Le Cinéma Français de 1929 à nos jours*]

« *La Piste du Nord* a le mouvement et la ligne d'un film muet de la haute époque. » [Nino Frank, *Les Nouveaux Temps*]. « Il nous ramène au Feyder des plus grand crus. » [Le Petit Parisien]

« Malgré les imperfections que l'on y aperçoit, il semble bien que *la Loi du Nord* doive prendre dans l'œuvre de Feyder une place de choix. S'il n'a pas le fini et l'élégance de *la Kermesse*, l'âpreté pathétique de *Thérèse Raquin*, cette œuvre se caractérise par une belle qualité du style, une sobriété si magistrale dans le récit, un contenu moral d'une si pure noblesse, qu'il ne serait pas interdit d'y chercher le message spirituel de l'un des rares artistes du cinéma. » [Nino Frank, *Les Nouveaux Temps*]

« Comme dans ses précédents chefs-d'œuvre, le souci de vérité qui l'a toujours guidé depuis ses débuts, fait ici merveille. Jacques Feyder a su suggérer incomparablement la désolation qui entoure ses héros, leur tragique solitude... Le cinéma redevient avec lui cette fenêtre ouverte sur la vie, qu'il est si peu souvent. » [François Vinneuil, *Je suis partout*]

« Quel plaisir de faire équipe avec Jacques Feyder ! Rien ne sort de sa main qui n'ait un caractère purement cinématographique. Il ne s'agit pas de s'égarer, de se fier un moment aux chimères de la littérature, de rêver en un mot. Il vous a vite rappelé à l'ordre, l'animal ! D'une phrase, d'un sourire, d'un geste, d'un éclair de l'œil, d'un rien. On comprend soudain qu'on déraile, on retrouve les nuées passagères dissipées, le rectangle blanc d'argent qui frappera la projection, on redéfinit, on re-délimite la forme et la loi de la création visuelle et de son orchestration sonore et articulée. Mais ce champ solidement borné offre un espace, une profondeur infinie. Attaché à lui, on jouit de toute liberté et l'inspiration s'y appuie solidement plus qu'elle ne s'y heurte, y prend de l'élan plus qu'elle ne s'y cogne le front, à condition naturellement d'avoir le génie spécifique de Jacques Feyder, metteur en scène de grande race, ou de travailler avec lui maintenu aux brancards et soulevé par sa bon-

homie taciturne, sa lucidité bourrue, sa puissance délicate à la fois et un peu lourde, tente à s'émouvoir et qui se détend d'un coup, saisit en un clin de cils ce qu'elle guettait depuis longtemps. Une sorte de tigre du nord, de fauve nonchalant, aux coups de pattes et de mâchoire imprévus, toujours décisifs. Rien ne lui échappe, aucun raccourci, aucune ellipse, aucun accent. Une joie ! Comme il exploite bien ses collaborateurs et arrache d'eux ce qu'ils n'avaient ni promis, ni vendu, ce qu'ils ne pensaient pas contenir. Et jovial, pas fier, heureux de l'objection, de l'incompréhension qui le force à creuser, à toucher le sens de son idée, à en déterminer l'expression habile, à extraire le mieux du pire et une harmonie finale, une réalité féconde de la discussion abstraite et du désaccord. » [Alexandre Arnoux, *Le Figaro*]

Sources : [BIC], [ANT], [Cédérom *Le Cinéma Français de 1929 à nos jours*]

Une femme disparaît

25 avril 1942



Métrage : 104 minutes
Réalisation : Jacques Feyder
Scénario : Jacques Feyder d'après une nouvelle de Jacques Viot
Dialogues : Pierre Laroche
Textes additionnels : Pierre Vallette
Prise de vue : Michel Kelbert assisté de Roger Mercanton et de Fred Surville
Musique : Hans Haug
Son : Montchablon et André Beart
Script : Irène Fédorof
Montage : Roger Mercanton
Régie : F. Gasser, Paul Lambert
Tournage : extérieurs septembre 1941, Valais région de Grimentz, lac Léman, lac des Quatre-Cantons, lac de Lugano ; Studios de Bâle
Interprétation : Françoise Rosay, Claude Dauphin, Henri Guisol, Jean Nohain, Thérèse Dorny, Jeanne Prouvost, Yva Bella, Daniel Fillion, Francis Maguenat, M. Schoechli, Jules Mandrin, Etorre Cella, Claire Gérard, F. Bernier, Jean Worms, Florence Lynn
Production : Louis Guyot D.F.G. (Suisse) (Directeurs de production : Joe Francis et Paul Madeux)
Distribution : Stentor
Présentation : 27 août 1946 au Triomphe à Paris
Sortie : 25 avril 1942 à l'A.B.C. de Genève, en février 1946 à Londres, le 29 août 1946 à Paris

Résumé :

Une comédienne Fanny Helder porte ombrage au ménage de sa fille : elle se suicide. Mais son corps repêché ne porte aucune preuve d'identité. Trois personnes croiront y reconnaître une proche ou une parente : un Valaisan y voit sa servante, une directrice de pensionnat sa propre sœur et un batelier sa femme. Trois sketches en découlent, qui montrent les raisons qu'auraient eues ces trois héroïnes de se donner la mort.

Notes :

Françoise Rosay joue donc quatre rôles dans ce film : Rose, la comédienne – Flora, la batelière – Tona, la servante et la directrice.

Peu après, Feyder écrit, en collaboration avec William Aguet, le scénario de *Fanfare*, il travaille avec Ramuz à l'adaptation de *la Beauté sur la Terre* et supervise *Matura Reise* de G. Steiner.

Sources : [BIC], [ANT], [The Internet Movie Data Base Ltd]

Maturareise (Jeunes Filles d'aujourd'hui) **20 janvier 1943**

Métrage : 2900 m
Réalisation : S. Steiner
Scénario : Albert Welter, H. Budjuhn, S. Steiner
Supervision : Jacques Feyder
Prise de vue : Harry Ringger
Musique : Hans Haug
Décors : Butz
Tournage : été 1942, dans le Tessin. Fin 1942, Studios Bellerive à Zurich

Interprétation : Daniel Fillion, Willy Frey, Anne-Marie Blanc, Blanchette Aubry, Margrit Winter, Marion Cherbuliez, Marianne Kober, Leslie Dossenbach, Elvira Scharcher, Yvette Perrin, Anne-Marie Wydler, Pia Bommer, Louise Reber, Sylvia Rapold, Gretel Kunz, Senta Kleis

Production : Gloria Film (Rex Film) Zurich (Directeur M. Stapenhorst, directeur de production : Dr. Henrich Fueter)

Sortie : 20 janvier 1943 à Zurich

Note :

« En 1942, Françoise Rosay, qui se trouvait en Tunisie au moment du débarquement en Afrique du Nord, réussit à gagner la zone délivrée par les alliés et passe en Angleterre. Feyder, demeuré en Suisse, lui succède au Conservatoire de Genève où il tient la classe d'interprétation cinématographique et écrit pour l'éditeur Skira *Le Cinéma, notre métier*. De Londres, on lui propose de diriger Garbo dans la *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw. Revenu en France après la Libération, Feyder doit abandonner l'idée de réaliser *la Beauté sur la terre*, bien qu'un contrat soit signé dans ce but, le 21 mars 1945 avec C.C.C. et Régina. On lui doit, à cette époque, la mise en scène de théâtre du *Séducteur* que jouent Françoise Rosay et André Brulé. » [BIC]

Sources : [BIC], [ANT]

Macadam

27 novembre 1946

Métrage : 2800 m (100 minutes)

Réalisation : Marcel Blistène

Assistant : Mlle Pernette

Scénario et dialogue : Jacques Viot

Direction artistique : Jacques Feyder

Prise de vue : Louis Page assisté de Louis Arrignon, Guillois, Duhamel

Musique : Jean Wiener et Marguerite Monnot

Lyrique : Henri Contet

Son : René C. Forget

Montage : Isabelle Elman

Script : Madeleine Feix

Décor : Jean d'Eaubonne assisté de Gut

Tournage : 12 juin au 24 août 1946. Studio Saint-Maurice, extérieurs : Zoo de Vincennes

Interprétation : Françoise Rosay, Andrée Clément, Simone Signoret, Janette Batti, Simone Max, Marcelle Rexiane, Liliane Lesaffre, Yvonne Yma, Jacqueline Fontaine, Paul Meurisse, Jacques Dacqmine (de la Comédie Française), Paul Demange, Georges Bever, André Roanne, Félix Oudart, André Francœur, Jean Berton, Roger Vincent, Félix Clément, Marcel Rouzé, Paul Barge, Maurice Cartier

Production : B.U.P. Française Tucherer (Directeur de production : Eugène Tucherer)

Distribution : Régina

Présentation : 18 novembre 1946 au Balzac à Paris

Sortie : 27 novembre 1946 aux cinémas Balzac, Helder, Scala, Vivienne

Résumé :

Une sordide histoire, située dans un faubourg de Paris, où interviennent une douteuse tenancière d'hôtel qui ne recule ni devant l'assassinat ni devant la délation ; un de ses anciens complices, traînant avec lui une valise bourrée d'argent volé ; un

camelot sympathique ; la maîtresse du gangster ; la fille avisée de la tenancière. Trafics, meurtres, beuveries se succèdent sans que la vertu soit récompensée.

Notes :

Françoise Rosay : « [...] puis on m'a proposé de tourner une histoire pas très attrayante *Macadam*. C'était d'un jeune metteur en scène qui n'avait fait jusqu'ici qu'un film avec Piaf ; que j'avais connu quand il était assistant. C'était un jeune et il n'y connaissait pas grand chose, il était le photographe et le metteur en scène. Les opérateurs lui faisaient des blagues, ils bouchaient l'œilleton. Lui il regardait et il disait «très bien». Alors j'ai dit : «Écoutez ce jeune homme, il sait ce que je fais mais moi je ne sais pas ce qu'il fait...» Et le décorateur, d'Eaubonne a dit : «il faut quelqu'un pour le superviser». C'est comme ça que Jacques y a travaillé comme superviseur, il est venu au studio et en somme il a fait le film puisque l'autre était absolument incapable de le faire. Il avait toujours son manuscrit sous le bras et Jacques lui disait : «Ce n'est pas sous le bras qu'il doit être , c'est dans la tête». Ce jeune metteur en scène n'a même pas fait le montage, c'est Jacques qui a dû le faire et tout de suite après il a dû partir en clinique. C'est curieux ici, il restait couché, il allait d'une chaise à l'autre en s'accrochant et, dès qu'il était au studio, il retrouvait des forces. » [CC n°40]

« En général, un grand metteur en scène qui accepte de superviser un film se contente de donner son nom pour le générique. Sans doute Blistène espérait-il qu'il en serait ainsi. Il n'en fut rien. De l'avis général, Feyder s'imposa dur le plateau et *Macadam* pourrait figurer dans sa filmographie. Mais comme cet état de fait ne fut pas accepté par le metteur en scène, on peut se demander dans quelle mesure Feyder fut libre de s'exprimer. » [BIC]

« En 1947, Feyder travaille inutilement avec Zimmer au scénario de *la Dame de pique* pour Gaby Morlay. Les producteurs de Coligny et Kalatchof en abandonnent la production. Autres projets : *l'Impasse des deux anges*, de Jacques Viot, et *la Fête cannibale* ou *Un homme à la mer*, scénario original qui demeure inachevé. » [BIC]

Sources : [HCF], [BIC], [ANT]

Remerciements :

Michel Aubert, Raymond Chirat, Béatrice de Pastre, Jean A. Gili, Juan B. Heinink, Éric Le Roy, André Rieupeyrout, BiFi / collections Cinémathèque française.

La Fédération des Cinémathèques et Archives de Films de France (FCAFF), avec les cinémathèques de Brest, Grenoble, Lyon, Marseille, Nancy, Nice, Paris (Universitaire et Robert Lynen), Perpignan, Porto Vecchio, Rouen et Saint-Étienne, organise une exposition (photos, maquettes et affiches) et une rétrospective des films de Jacques Feyder. Certaines copies sont disponibles grâce au Service des Archives du Film et du Dépôt légal (SAFDL) du CNC dans le cadre du plan de sauvegarde des films anciens du Ministère de la Culture et de la Communication, d'autres grâce aux restaurations de la Cinémathèque française.

Crédits photographiques de la filmographie commentée et de l'ensemble des contributions : BiFi / collections Cinémathèque française, Cinémathèque de Grenoble, Cinémathèque royale de Belgique, collections particulières de Lenny Borger et de Didier Griselain/Ciné-France

Remerciements aux auteurs connus ou inconnus de certaines photos de plateau ou de scènes de film, et à la SACD.